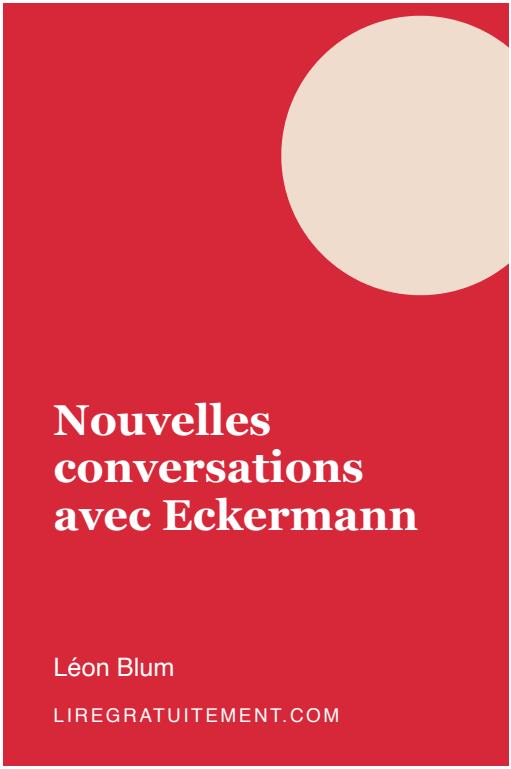


Nouvelles conversations avec Eckermann (La Revue Blanche)

Léon Blum

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

1

NOUVELLES CONVERSATIONS AVEC ECKERMANN

DE LA CRITIQUE

Je suis allé chez Goethe vers midi et il m'a invité à une promenade en voiture avant le dîner. Il m'a demandé si j'avais achevé de classer quelques articles critiques qu'il a publiés autrefois à Francfort et à Strasbourg, et qu'il veut comprendre dans la prochaine édition de ses œuvres. Je lui répondis que le travail était assez avancé et que je pensais avoir achevé pour l'autre semaine. — Qu'en pensez-vous, me demanda-t-il ? Quelle a été votre impression à les parcourir aussi rapidement ? Car vous savez que la première impression est ordinairement la plus juste et elle est d'autant plus juste qu'elle est plus rapide.

Je lui dis que bien entendu il ne fallait pas songer à comparer ces articles avec les meilleures études de Art et Antiquité, mais que néanmoins j'approuvais l'idée de les réimprimer dans les œuvres complètes. Ils ont, lui dis-je, toute la vivacité, toute la fougue du jeune homme, et cependant, on y remarque de la bonne foi et de l'équité.

— Je les relis encore avec plaisir, me répondit Goethe. Ils sont vifs et fougueux, comme vous disiez, mais cependant ils sont modestes, et respectueux quand il le faut. Cependant les lettres étaient alors en pleine révolution, et dans des époques aussi agitées les jeunes gens ont tout naturellement le droit d'apporter un peu de violence dans la critique. Mais il ne faut pas en abuser. Et

surtout il ne faut pas perdre le sentiment des mesures et des valeurs. Les jeunes gens s'imaginent facilement que l'époque de leur début dans les lettres est une époque de Révolution. Et vous voyez bien pourquoi. C'est que leur début à lui seul leur paraît un événement extraordinaire. Cependant ce serait une erreur aussi grave et inféconde que de nier de parti pris le talent de ceux qui les ont précédés. Chaque génération doit apporter avec elle quelque chose de nouveau. Mais toutes les nouveautés ne sont pas heureuses. Et la seule manière d'apprécier justement une idée nouvelle, c'est de chercher si elle apporte à quelque idée déjà reçue un complément utile ou une correction heureuse. Nous qui finissons de vivre, nous nous sommes trompés souvent, mais nous avons travaillé, nous avons lutté. Il s'agit de réussir où nous avons échoué, et pour cela il faut éviter nos erreurs et nos fautes.

— Vous avez raison, lui dis-je, mais il y a un autre danger pour les jeunes gens. Ils trouvent en entrant dans la vie trop d'idées éparses autour d'eux, et leur vanité les porte aisément à croire qu'elles leur appartiennent, alors qu'elles appartiennent à leur époque.

— Oui, dit Goethe. « C'est une source dont l'eau est empruntée et quand le réservoir est épuisé, elle s'arrête. » C'est pourquoi on n'a jamais vu autant de débuts heureux que de notre temps. Mais la plupart de ces promesses se démentiront très vite.

Goethe reprit presque aussitôt :

« Je ne vois pas avec une grande satisfaction tant d'esprits solides et pénétrants s'adonner entièrement à la critique. Et, en effet, il me semble qu'on se fait communément trop d'illusions sur la valeur de la critique, et ce qu'on veut aujourd'hui en tirer, il est

trop clair qu'elle ne le donnera jamais. Savez-vous ce qui manque à tous ces gens-là ? Il leur manque d'avoir médité Kant. Ils en sont toujours aux vérités universelles et nécessaires. Pourtant, eux qui nous parlent toujours du sens commun, devraient aussi mettre un peu de sens commun dans cette affaire. Le jugement porté sur un livre n'aura jamais de valeur objective, et cela pour une raison bien simple, c'est que deux hommes ne lisent jamais le même livre. Rendez-vous bien compte, Eckermann. L'impression que fait l'œuvre d'art n'est pas immédiate. Elle est médiate, elle est indirecte. Ce que nous percevons directement, c'est une collection de signes sensibles derrière lesquels nous situons la pensée de l'écrivain. L'impression esthétique se résout toujours ainsi en une interprétation personnelle de ces signes, en une sorte de traduction sans fin. Et la pensée de l'auteur, dès qu'elle pénètre en nous, s'y déforme. Elle traverse toute une pénombre d'inconscient, elle vient se perdre dans une masse d'anciens souvenirs, d'émotions personnelles. Elle se transforme à leur contact. Il est difficile de se représenter ce que nous mettons de nous-mêmes dans les livres que nous lisons. La mémoire des situations analogues que nous avons pu traverser, l'analogie que peut offrir avec notre propre caractère un des caractères étudiés, les souvenirs qu'évoque la lecture, la rêverie où elle nous jette, tout cela ajoute au livre quelque chose qui n'y était pas, et ce quelque chose, c'est simplement un peu de nous-mêmes.

Donner une valeur absolue à notre jugement, c'est se méprendre non seulement sur la valeur de notre jugement, mais sur la valeur de notre version. Avant de s'entendre sur la beauté de ce qu'on lit, il faudrait s'entendre sur le sens de ce qu'on lit, et là-dessus nous ne nous entendrons jamais. Avant la question de cri-

tique, il y a la question d'interprétation, et nous interprétons chacun à notre manière.

Vous savez ce que Montesquieu disait de Voltaire, après une lettre un peu moqueuse sur l'Esprit des Lois : « Voltaire a trop d'esprit pour m'entendre. Tout ce qu'il lit, il le fait, après quoi il approuve ou critique ce qu'il a fait. » Pour refaire ce qu'on lit, on n'a pas besoin de l'esprit de Voltaire. France est revenu sur cette idée dans la dernière livraison du roman qu'il publie. Il a dit là dessus des choses très justes : « C'est une misère quand on y songe que ces petits signes dont sont formés les syllabes, les mots, les phrases… Qu'est-ce qu'il en fait, le lecteur, de ma page d'écriture ? Une suite de faux-sens, de contre-sens et de non-sens. Lire, entendre, c'est traduire. Il y a de belles traductions peut-être, il n'y en a pas de fidèles. » C'est une misère quand on y songe, mais on n'y songe jamais.

Maintenant, réfléchissez que cette traduction, nous la faisons telle maintenant, et tout à l'heure nous l'eussions faite autre. C'est une interprétation non seulement d'après nous, mais d'après un moment de nous. Et pour l'exprimer exactement, les mots manquent toujours. Il n'y a dans aucune langue des mots assez précis, assez nuancés, pour rendre sensibles à d'autres qu'à nous nos délicatesses d'émotions. Et toujours pour la même raison, c'est que l'émotion n'est pas directe. Elle est suggestive, évocatrice. Ainsi nous comprenons pour nous, nous jugeons pour nous ce que nous avons compris ; nous exprimons pour nous ce que nous avons jugé. Tout cela peut avoir de l'intérêt pour les autres, mais ce n'est vrai strictement que pour nous. Le talent d'un critique, c'est un mot qui a un sens ; sa justesse d'esprit, son influence, cela ne signifie plus rien. La critique ne peut jamais

avoir d'efficacité extérieure. Et l'idéal que se font de la critique des gens comme les Schlegel, un idéal presque pédagogique, restera toujours inaccessible. »

Je lui dis que j'étais très vivement frappé de son raisonnement et que si l'on avait admis tout d'abord le point de vue philosophique où il s'était placé, il ne restait plus d'objection à faire.

— Il n'y a pas à l'admettre ou à ne pas l'admettre, répondit Goethe avec une extrême vivacité. C'est un point de vue qui s'impose impérieusement à nous et que nous n'avons plus le droit de discuter. Personne ne peut plus échapper à la doctrine de la relativité. Nous ne pouvons plus poser comme absolus que des rapports entre les phénomènes, ou entre la totalité des phénomènes et notre raison, mais non pas entre des phénomènes particuliers et notre raison.

— Je lui répondis qu'une critique vraiment scientifique s'appuierait en effet sur des rapports purement objectifs, et que Lessing, par exemple, me semblait y avoir réussi.

— Mais Lessing n'était pas un critique, me répondit Goethe, ou du moins c'était un critique pour quelques esprits supérieurs. Il devait toujours rester sans action sur le public et même sur les talents médiocres. Assurément, il est parti d'un système d'idées très solide. Il a cru l'appliquer. Mais il ne l'applique jamais. De sorte que son système est intéressant par lui-même, formulé en tant qu'esthétique rationnelle. Mais nous ne pouvons juger s'il est ou non un bon critérium aux ouvrages de l'esprit, car Lessing lui-même ne s'en est jamais servi comme critérium. Tout système est inapplicable dans la critique. On ne juge pas avec une esthétique, on juge avec ses yeux, avec ses sentiments, avec sa raison.

Si vous le préférez, tout système d'idées est mécanique et tout jugement est dynamique. Comprenez-vous ?

C'est pourquoi je vous disais que la critique n'aura jamais d'efficacité extérieure. Il y a peu de méthodes critiques qui soient raisonnables et utiles, et vous verrez tout de suite que c'est une utilité toute intérieure, toute personnelle. Voyez. Imaginez d'abord un critique qui adopterait pleinement nos conclusions de tout à l'heure ; un critique vraiment relativiste. Il ne donnerait jamais son opinion sur une œuvre, mais ses émotions après une œuvre. Il n'essaierait pas de déterminer ce qu'il y a de bon ou de mauvais, ni même ce qu'il trouve de bon ou de mauvais dans tel livre, mais simplement quelles impressions, quels souvenirs, quelles réflexions lui a suggérées sa lecture. Et cela, personne ne l'a jamais fait franchement, complètement, pas même Sainte-Beuve, pas même France. France estampe le plus qu'il peut ses jugements, mais il juge. C'est un jésuite au confessionnal qui enveloppe le péché, qui l'excuse, qui l'atténue, mais qui sent un péché. Pourtant un esprit délicat et fin, en qui les choses trouveraient beaucoup d'écho, tirerait de cette méthode des œuvres excellentes. La critique lui serait un prétexte, voilà tout. Maintenant prenez un Lessing, un Brunetière. Toute œuvre d'art leur est un moyen, non pas d'appliquer leurs idées générales, mais de se les confirmer intérieurement. Leur théorie s'en appuie, mais pour eux seuls, pas pour nous. Ils sont exactement dans la position d'un métaphysicien. Il n'y a pas de preuve a posteriori d'une métaphysique. La critique devient aussi hypothétique, et d'une valeur aussi subjective qu'un livre de Hegel, par exemple. Les faits qu'ils invoquent leur donnent raison, mais ils ont choisi leurs faits d'après leur théorie même, et les mêmes faits confirmeraient aussi exactement une autre théorie quelconque.

Vous voyez bien maintenant qu'un France ou qu'un Lessing, que nous lisons avec plaisir parce qu'ils ont un talent considérable, ne nous servent cependant en rien. Ils ne servent qu'eux-mêmes. Je ne nomme pas Sainte-Beuve parce que son genre est un peu différent. Il rentre plutôt dans une autre catégorie. L'œuvre pour lui n'est pas un tout, n'a pas de valeur complète. À travers l'œuvre, il cherche l'homme. C'est une induction toujours téméraire, et dont nous ne devons jamais accepter les résultats. Cependant, nous ne vivons pas avec les œuvres, mais avec les hommes, et les hommes plus que les œuvres peuvent aider à notre développement intérieur. C'est donc un point de vue non seulement légitime, mais élevé. Mais il est bien clair que l'idée que nous nous serons faite de tel écrivain n'aura jamais sa valeur que pour nous, et si nous l'avons envisagé en tant qu'homme et non plus en tant qu'écrivain, nous ne devrons exprimer et répandre notre pensée qu'avec des ménagements infinis. La critique n'a plus ainsi que la valeur d'un effort moral. Le résultat accessoire est le plaisir que nous tirons de cette recherche, le résultat principal doit être un enseignement qui ne pourra profiter qu'à nous.

Maintenant vous savez comme moi que presque tous les cas que nous venons d'examiner sont des cas d'exception. La plupart du temps, nous critiquons simplement par besoin de réaction. Nous sentons une différence entre l'auteur et nous, et nous nous affirmons contre lui. Ce n'est peut-être pas la forme la plus élevée de l'esprit critique, mais c'est probablement sa forme originelle. Quelque chose nous choque, nous voulons le dire pour bien marquer la distinction entre l'homme qui nous a choqué et nous-même. Je vous ai fait comprendre combien ce sentiment serait injuste et illégitime, si nous voulions lui donner une valeur objec-

tive. Mais pour nous, en nous, c'est un sentiment parfaitement légitime et même fécond. Il ne nous éclaire en rien sur l'homme que nous jugeons, mais il nous éclaire sur nous-même. Ici encore le résultat est purement moral. Au lieu d'avoir pénétré l'âme d'un autre, c'est dans la nôtre que nous avons vu plus clair.

Toutes ces considérations devraient nous faire apporter dans la critique une modération plus courtoise, plus réservée. En même temps, nous devons en tirer sinon du mépris, du moins une grande indifférence des jugements qu'on porte sur nous. Les critiques nous jugent pour eux-mêmes, mais c'est pour nous-mêmes que nous produisons. Le but n'est pas d'acquérir la gloire, mais d'acquérir une conscience toujours plus claire de nous-mêmes et du monde. Ce que vous ferez, efforcez-vous de le faire toujours mieux, mais cette idée du mieux ne la cherchez qu'en vous. Il faut s'efforcer toujours vers la perfection, mais c'est en soi-même qu'il faut trouver l'idée de sa perfection. Soyez donc indifférent, comme je l'ai toujours été, et aux reproches, et aux louanges, et même à la gloire.

Je vous ai montré dans mon cahier d'autographes une phrase de Mosheim dans ce sens : « La gloire est une source de peine et de souffrances ; l'obscurité est une source de bonheur. » L'Ecclésiaste va plus loin. Il dit qu'on souffre non seulement de la gloire, mais de la science, c'est-à-dire de la gloire pour soi tout seul, de la gloire subjective. Car devenir plus savant, c'est humilier l'homme qu'on était au moment d'avant. Et la vanité, c'est le mouvement d'admiration de ce moi antérieur. De sorte que la sagesse, c'est d'acquérir la science en la méprisant. Mais il faut l'acquérir, car elle est nécessaire à notre perfectionnement intérieur. Et le mépris, c'est la protection assurée et immédiate contre tout

ce que la science ou le talent peuvent apporter de souffrance. Vous retrouverez cette idée dans le Dialogue des orateurs. Bien entendu, elle est prise d'un point de vue tout différent. On reproche à Aper d'être un orateur puissant mais inculte, avec plus de génie naturel que de science. Il n'était pas ignorant, dit Tacite, bien au contraire, mais il méprisait la littérature : Et Aper, omni eruditione imbutus, contemnebat potius litteras quam nesciebat.

2

NOUVELLES CONVERSATIONS AVEC ECKERMANN

SUR LES RELATIONS LITTÉRAIRES

Goethe a reçu ce matin la visite d'un jeune homme qui a fait d'excellentes études à Leipzig, qui a voyagé en France et en Angleterre et qui a même passé plusieurs années à Oxford. Il était présenté à Goethe par un Anglais, nommé M. Wilde, qui est venu à Weimar l'an passé, et qui pense avoir produit ici la plus vive impression.

— Ce jeune homme, m'a dit Goethe, m'a beaucoup plu. Mais il est venu me demander précisément la seule chose que je sois décidé à ne jamais faire. Il désire que je le recommande à Cotta, et jamais je ne recommanderai personne à qui que ce soit. Quand je lis un ouvrage dont l'auteur m'est inconnu, et que j'y découvre du talent ou même une intelligence bien cultivée, et prête pour les lettres, je suis heureux de le signaler par tous les moyens dont je dispose. Je ne pense pas avoir jamais négligé une occasion d'encourager un jeune homme en qui j'aie cru discerner des pro-

messes d'avenir. Mais si je suis heureux de recommander et de louer une œuvre de valeur, je me refuse à intervenir personnellement pour rendre plus facile à un jeune homme son début dans la littérature.

En principe, il ne faut jamais essayer d'épargner ou d'adoucir à quelqu'un les difficultés de la vie. Nous ne savons pas si ces ennuis, si ces tracas dont nous voulons affranchir la personne qui nous intéresse, ne seront pas pour elle l'épreuve la plus heureuse, la plus efficace. Et quand il s'agit des lettres et des littérateurs, c'est alors qu'il faut observer ce principe le plus strictement. Est-ce que vous n'êtes pas effrayé parfois de voir combien, chaque année, se multiplient les livres nouveaux ? Il n'est pas un jeune homme maintenant, d'une famille aisée et d'une éducation moyenne qui a trente ans n'ait derrière lui un gros bagage. Il faut laisser se faire, dans ce fouillis d'œuvres où toute critique se perdrait, une sélection naturelle. Soyez bien certain d'ailleurs que jamais une œuvre ou une idée féconde ne se perdent. Il ne faut croire ni aux génies ni aux chef-d'œuvres ignorés. Il est entendu que Gilbert est mort à l'hôpital, c'est une légende agréable, mais Gilbert était un génie vraiment ordinaire.

Il faut donc laisser les jeunes gens se tirer d'affaire tout seuls, comme ils peuvent. D'ailleurs, c'est une détermination particulièrement grave d'affronter la vie littéraire qui est la plus difficile de toutes, la plus douloureuse. Nous ne devons pas permettre que la responsabilité en puisse jamais rejaillir sur nous. Gilbert dont je vous parlais aurait fait peut-être un excellent soldat, un ciseleur habile, ou tout ce que vous voudrez. Il aurait été heureux, avec une femme, des enfants, une jolie maison dans le faubourg. Est-

ce que Voltaire n'est pas le grand coupable des souffrances de Vauvenargues ?

Je répondis à Goethe que je n'étais pas également frappé de tous ses arguments, et qu'il me semblait s'être décidé dans ce cas — ce qui ne lui est pas ordinaire — avec la sensibilité plutôt qu'avec la raison.

— Je ne le pense pas, me répondit Goethe, et je pourrais trouver à ma conduite des raisons beaucoup plus fortes, et purement rationnelles, celles-là, purement abstraites. Tout d'abord, je suis d'avis qu'entre des générations littéraires différentes, il ne doit y avoir, à aucun degré, ni relations d'amitié, ni échange de sympathie. Il ne doit y avoir que des rapports purement critiques. Remarquez que lorsque Schlegel fait de Tieck un éloge exagéré et proclame qu'il eût été capable d'écrire peut-être Iphigénie, je trouve cela très naturel. Et pourtant Schlegel se trompe. Quand Lemaître fait de Loti un homme de génie (et Loti est l'idéal de ce que Lemaître aurait pu donner), quand Desjardins et Voguë se déclarent réciproquement de grands philosophes, cela ne me choque en rien. Il est naturel que l'opinion que nous avons de l'homme modifie le jugement que nous devrions porter sur le livre. Mais ces partialités ne sont admissibles qu'entre gens du même âge et du même cercle ; entre des générations littéraires différentes, la franchise, la fermeté de la critique ne doivent jamais être altérées. Que France parle de ses amis et compagnons d'âge, de Nolhac, de Plessis, il peut se tromper lui même tant qu'il voudra ; mais qu'il parle de Jules Simon, qui a quarante ans de plus que lui, qui est presque d'un autre siècle, il se doit d'être sincère et lucide.

Vous me comprenez bien. Les relations de deux générations littéraires doivent être uniquement critiques. Et comme les sentiments personnels vicient toujours la sincérité de la critique, la solution est bien claire, il faut savoir se rester indifférents. Sinon vous voyez bien ce qui arriverait. C'est qu'on deviendrait incapable d'exprimer ce peu de nouveau, ce quelque chose de pas encore dit, que toute génération doit apporter avec elle, et qu'elle ne peut faire comprendre et admettre que par l'offensive, par la lutte, quelquefois même par la violence contre ses aînés. Supposez que Schiller qui était une âme tendre et reconnaissante eût été distingué et appuyé par Lessing. Schiller aurait eu une peine infinie à se dégager jamais des idées de Lessing, comme il l'a fait plus tard d'une manière si éclatante. Croyez-vous Brunetière capable, avec un jeune homme de vingt ans qui lui aurait envoyé à la Revue un manuscrit avec des promesses sérieuses et de bons fragments, d'une protection qui ne fût pas envahissante. Les sympathies entre deux hommes, d'âge et de situations inégales, absorbent toujours la personnalité de l'un des deux. Et, bien entendu, c'est le plus jeune, le plus modeste qui cédera, qui prendra l'habitude, bonne peut-être, mais stérile, d'obéir à l'influence de l'aîné.

Un écrivain, un penseur, ne doit jamais avoir d'influence personnelle. Sinon il cesse d'être un penseur, il est un apôtre en ce sens que son action a cessé d'être une action d'idées.

— Mais, lui répondis-je, n'est-ce pas une belle légende, par exemple, que celle des chevaliers de la Lyre ou des Maîtres chanteurs de Nuremberg, de qui la poésie avait fait comme un ordre, comme une confrérie aimante et charitable. Et il me souvient que Pausanias cite un fragment d'une tragédie perdue d'Euripide où

il est dit : « que la lyre appelle l'amour du joueur de lyre, que le poète aimera le poète, comme le frère aime le frère… » — Je crois, continuai-je, qu'entre tous les cordonniers de Weimar, il y a d'excellents sentiments d'entente et d'estime réciproque, et je serais fâché de penser qu'avant de se rendre un service, ils courent à l'Eglise consulter le registre des naissances, pour s'assurer qu'ils sont bien de la même génération.

— Oui, me répondit Goethe, et vous avez raison d'exprimer un regret. Mais ce qui était possible au temps de Hans Sachs et d'Euripide ne l'est plus aujourd'hui, parce que nous avons inventé, nous, la critique, la critique dogmatique, la critique scientifique, enfin la critique revêtue de toutes les épithètes qu'il vous plaira. C'est la critique qui a entièrement gâté les mœurs littéraires. Et cela, parce qu'elle nous a habitués à considérer l'œuvre indépendamment de l'homme. Mais comprenez bien qu'aujourd'hui le mal est fait, la nécessité est accomplie.

D'ailleurs, il m'est très difficile de croire que Sophocle ait eu une grande affection pour Eschyle et lorsque Virgile a débuté dans la littérature, son article sur Lucrèce dans la Revue ALBAE LITTERARVM TABVLAE est sévère, et même, proclamons le hautement, injuste.

Les sympathies, les amitiés sont rares dans la vie des lettres. Mais, il n'y a de sympathie vraie, d'amitié sincère que dans l'intérieur d'une génération. Dans l'intérieur d'une génération, il peut y avoir le souvenir encore vivace de l'enfance, la reconnaissance partagée des années difficiles, et surtout l'ardeur commune d'idées fortes. Mais autrement, dans les relations littéraires, vous ne découvrirez que bassesse, égoïsme et snobisme. Il y a quelques écrivains que le talent n'a pas empêchés de rester très bons, He-

redia, par exemple, qui est si confiant, si obligeant, si honnêtement heureux de sentir les jeunes gens autour de lui, qui saisit avec tant d'ardeur les occasions de leur être utile. Mais c'est un cas infiniment rare, et, du reste, Heredia lui-même, ces jeunes gens qu'il aime, qu'il reçoit, qu'il appuie, je suis bien certain qu'il n'a pour leurs livres aucune estime. Littérairement il ne peut exister à nos yeux que deux catégories d'hommes : ceux qui ont du génie et ceux qui étaient au gymnase avec nous. Mais, la plupart du temps, quand il y a des relations suivies entre un écrivain célèbre et un jeune homme, les sentiments sont beaucoup plus vils. Le jeune homme cherche à en retirer divers avantages matériels, et l'homme illustre voudrait s'assurer dans le monde des petites revues — qui sera un jour le monde académique — un délégué sérieux de sa gloire.

— Ne pourrait-on pas prétendre, lui dis-je, que les mœurs littéraires sont viciées par ce seul fait que la littérature est devenue personnelle. Il n'y a plus d'objectivité dans aucune œuvre. Tout le travail de l'écrivain est devenu un effort d'observation intérieure, et de là résulte naturellement, avec la tension perpétuelle du Moi, comme une exaspération de la vanité.

— C'est une observation, dit Goethe, qui n'est ni très nouvelle ni très juste. Le plus objectif de nos romanciers, Zola, est probablement le plus vaniteux. La vérité est que l'art, qui devrait porter aux plus nobles sentiments est une école de haine et de jalousie…

Mais Goethe réfléchit sans doute que ces réflexions offraient quelque chose de décourageant pour moi, qui étais si jeune vraiment, et qui débutais dans les lettres, car il me prit la main et me dit presque tendrement :

Vous ne serez pas malheureux ici, mon cher enfant. Ce qui est le moins supportable en ce monde, c'est de vivre avec des sots, et vous trouvez à Weimar une société choisie. Si vous réussissez, vous susciterez des jalousies ; mais qu'y faire ? Ces sentiments là ne sont fâcheux pour un esprit droit que tant qu'ils demeurent incertains ? Ce qui est pénible, c'est de se demander si telle ou telle personne a bien pour nous une amitié sincère, comme elle en fait sans cesse profession, ou si au fond de son cœur elle ne vous envie pas. Une fois qu'on est fixé, tout cela n'a plus aucune importance, mais il faut le temps d'être fixé. C'est pour cette raison que j'ai toujours préféré les ennemis francs chez qui je sentais de la haine. Du moins il n'y a pas d'embarras, on est fixé tout de suite. Mais, encore une fois, qu'y pouvons-nous ? Les haines et les jalousies sont parfois utiles et fécondes. Il est sans doute utile qu'il y ait des amis infidèles, des rivaux jaloux et des critiques mesquins. Peut-être serait-il meilleur qu'il en fût autrement ; en tout cas, d'autres mœurs seraient plus douces, plus harmonieuses, et cela suffirait pour qu'on eût le droit de les désirer. Mais on ne sait jamais ce qui vaut le mieux à la fin du compte. Nous jugeons le plus souvent d'après une certaine idée d'harmonie et de l'élégance ; mais ce n'est pas un bon critérium ; car il faudrait que notre sentiment de l'harmonie ait pu se confondre entièrement avec l'harmonie de la nature ; et la nature est une symphonie trop riche, trop multiple ; nous ne suivons bien qu'un instrument à la fois. Résignez-vous donc, mon enfant. Laissons les choses comme elles sont. Ne nous heurtons pas à l'impossible. Ne souhaitons que ce qui est. Car autrement, je ne vois pas trop ce que nous pourrions souhaiter de raisonnable, sinon peut-être que le printemps fût éternel.

(Appartient à mon ami R. C.).

3

NOUVELLES CONVERSATIONS AVEC ECKERMANN

Les mœurs politiques.

Le conseiller Meyer est revenu d'Iéna ce matin, et nous sommes allés ensemble chez Goethe. Nous l'avons trouvé dans la petite antichambre qui précède son cabinet de travail. Il se leva vivement et vint au-devant de nous : J'essayais, nous dit-il, d'oublier la mauvaise nuit que j'ai passée. Le jour ramène ordinairement un peu de calme dans mon cœur ; mais encore faut-il aider la lumière. C'est pourquoi je m'étais fait apporter mes portefeuilles de gravures, et me voici maintenant en état de soutenir une conversation sans mauvaise humeur. Et il se tourna vers moi : Eh bien ! Eckermann ? Vous étiez hier au théâtre ?

Je lui répondis qu'au dernier moment la paresse m'avait pris de quitter ma chambre, et que j'avais passé une soirée silencieuse à ordonner des notes et des manuscrits. Pendant ce temps, Meyer s'était approché du portefeuille encore ouvert, et maniait sans façon les gravures : Qu'est-ce que cela ? demanda-t-il à Goethe ? un Claude Lorrain, n'est-ce-pas ? — Oui, dit Goethe ; ne le connaissez-vous pas ? — Non, assurément. Il n'est pas facile d'oublier cette gravure quand on l'a vue une fois. — Le prince de Wurtemberg me l'a envoyée la semaine passée, répondit Goethe. La toile appartient à Robert Peel qui l'a payée dix mille livres, à ce qu'on raconte. J'envie beaucoup l'homme qui peut consacrer à un pareil tableau une somme aussi considérable. Mais ce qui me semble le plus digne d'intérêt, c'est que Peel l'acheta en 1829, au plus fort du débat sur l'Émancipation des catholiques. Il alla l'examiner entre deux séances du Parlement. Ne trouvez-vous

pas admirable qu'un ministre, au moment où il fait voter les mesures d'où dépend la destinée de son pays, trouve le moyen de songer encore à sa galerie ?

— Pour moi, dit Meyer, j'admire surtout le pays où un pareil souci semble naturel, et même honorable pour un homme public. Personne en Angleterre ne s'est imaginé qu'il y eût dans l'acte de Peel la moindre pensée d'affectation. Ce trait n'a pas gâté sa réputation d'homme simple. Mais, en France, par exemple, l'affaire aurait fait un beau tapage. Peel était un homme fini…

— Je crois que vous exagérez, répondis-je. Pendant mon dernier séjour à Paris, j'ai suivi soigneusement la vie publique ; j'y ai rencontré des hommes de mérite, et ils étaient honorés.

— Mon cher enfant, me répondit Goethe, vous jugez toujours avec de bonnes intentions ; mais l'indulgence perd tout son mérite quand elle naît d'un assentiment trop rapide ou d'un examen superficiel. Il ne s'agit pas de savoir si vous avez entendu de bons discours ou des discussions bien menées. Meyer disait simplement qu'en France on se fait une idée vulgaire des mœurs politiques, et en cela il a raison. Comprenez-vous bien ? Tenez, par exemple : Clemenceau m'a envoyé son livre ; je l'ai lu avec soin, et, je puis le dire, avec profit. C'est le livre d'un homme sans expérience littéraire ; mais aucun critique de bonne foi ne pourrait lui refuser de la puissance, de l'ardeur, et une véritable noblesse de pensée. On m'a dit qu'il comptait réunir aussi ses discours, et j'attends cette publication avec impatience. Clemenceau est un homme que je tiens en haute estime. Eh bien ! Pourquoi a-t-il vu sa situation amoindrie de jour en jour, et maintenant presque annulée ? C'est l'effet de cette bassesse d'esprit dont parlait Meyer :

on ne lui pardonnait pas, sitôt la séance terminée de penser à autre chose.

Meyer. — Et ce que vous dites de Clemenceau, serait aussi juste pour Barrès, par exemple.

Goethe. — Non, ce n'est pas tout à fait la même chose. Barrès a un grand talent, ce n'est pas douteux ; il a donné beaucoup et on peut attendre davantage. Mais il a eu ce tort, en entrant au Parlement, de paraître le dédaigner. Si légitime que fût ce dédain, il ne devait pas le laisser voir. Il s'exposait ainsi à cette réponse trop facile : Alors, que venez-vous faire ici ? Clemenceau n'a jamais commis cette faute ; il n'a pas confondu le dandysme politique et le mépris de la politique.

Meyer. — Vous avez raison, et pourtant il est difficile de ne pas excuser cette attitude. Comment ne pas se blesser du contact de tant de médiocrités ? Tout est médiocre, en France, dans les assemblées, et savez-vous depuis quand ? Depuis que les partis se sont désagrégés, et qu'il n'existe plus en dehors des assemblées, un monde politique discipliné et cohérent.

— Pour moi, répondit Goethe, je serais disposé à attribuer d'autres causes à la bassesse du monde politique français. Je ne suis pas tellement fâché que l'époque des Thiers ou des Guizot soit passée, et je ne regrette pas comme vous, Meyer, les intrigues et les coteries de ce temps-là : autant qu'il m'en souvient tout était aussi mesquin et aussi déplorable qu'à présent. Non, cela tient au caractère même des Français : ils sont admirables dans les crises violentes et dans les moments d'exaltation ; il n'y a guère de révolution et de cataclysme où ils ne se soient montrés égaux à eux-mêmes. Mais, dans le train ordinaire de la vie pu-

blique, on retrouve nécessairement leur légèreté, leur manque d'ouverture, l'éternelle incapacité d'admettre ce qu'on ne leur a pas enseigné dès l'école. C'est vraiment le peuple le moins élégant, ou, plutôt, celui qui se défie le plus de l'élégance. Regardez les Anglais, un peuple grave, sévère, moral, qui n'aime ni les à peu près, ni les vaudevilles sur l'adultère (sic) ; eh bien ! une carrière comme celle de Disraeli, qui a été si éclatante chez eux, eût été radicalement impossible en France ; Disraeli a eu de la réputation avant d'avoir du talent ; vous savez pourquoi, parce qu'il était d'une beauté singulière, et qu'il portait des chaînes d'or, des gilets de velours, et des franges en guise de manchettes. Il a commencé par être un dandy et, pour être un dandy passable, il faut une véritable supériorité d'intelligence. Tout cela l'a poussé dans la société ; en France, il se fût rendu pour jamais ridicule. Songez aussi qu'avant d'être un bon debater il a été un excellent romancier ; il a fait des romans sociaux ; mais il a fait aussi des romans mondains, des œuvres de pure grâce, de pure imagination. Tout cela, dans son pays, lui a puissamment aidé. En France, il aurait été entendu d'une manière définitive que Disraeli était un homme peu sérieux, qui excellait dans la littérature légère et qui, par conséquent, ne comprendrait jamais rien au budget.

C'est toujours le même vice profond : ils n'ont jamais dépassé l'élégance des manières et du costume. On se coiffe de telle façon, on porte tel chapeau à telle heure de la journée, mais vivre d'une manière élégante, c'est une idée trop élevée pour eux. C'est pourquoi ils ont une si profonde horreur du dilettantisme ; et pourtant le dilettantisme est une forme relativement simple, accessible. Disraeli fut un dilettante en politique ; Clemenceau, lui aussi, le fut dans une certaine mesure ; et en France on n'admet pas cela. Les hommes qu'ils considèrent le plus, ce sont ceux qui

entrent dans la vie publique avec des théories raides, sèches, un visage empesé et l'orgueil des grands principes, comme Ribot fut autrefois, comme Deschanel, Reinach sont encore ; on passe alors pour un homme supérieur. Mais Deschanel n'est ni un dilettante, ni un dandy, c'est tout simplement un doctrinaire, c'est-à-dire quelque chose d'inférieur encore au politique vulgaire, à l'homme de ressources et d'expédients. Et toute la jeunesse qui mûrit aujourd'hui pour la vie publique, cette jeunesse riche, ambitieuse et basse d'où sortiront les futures majorités, n'est aussi qu'une génération de doctrinaires. C'est le terrible stigmate du caractère français, voyez-vous : ne pas pouvoir appliquer une théorie que l'on sait juste, une idée que l'on s'affirme chaque matin, à la pratique de sa propre vie. Ils ont l'intelligence plutôt sceptique, l'esprit critique toujours en éveil ; mais dans le fait ils procèdent par préjugés, par habitudes, par affirmations tête baissée. Comprenez-vous bien, Eckermann, tout le sens profond d'une erreur semblable : prendre le doctrinaire pour un dilettante politique ?

— Il me semble, dis-je, qu'on pourrait préciser ainsi la différence du doctrinaire et du dilettante : l'un cherche avant tout à étendre sa vie, l'autre la restreint bon gré mal gré, puisqu'il soumet d'avance son action à des théories abstraites.

— Il y a quelque chose dans ce que vous dites, répondit Goethe, et pourtant vous n'avez pas vu assez loin ; votre remarque n'est vraie que pour l'apparence. Le dilettante aussi soumet sa vie à une théorie ; lui aussi dépend d'une idée, d'un système ; mais chez lui l'idée est un moyen de développement, non de direction. Comprenez-vous bien ? Ma formule est peut-être un peu concise. Mais on ne doit pas se développer au hasard ; il faut

avoir conçu un plan rationnel, ou plus simplement avoir acquis une connaissance rationnelle de soi-même. On peut se développer alors logiquement, selon les différents aspects que l'on a choisis. Car il s'agit d'arriver à l'épanouissement le plus complet, mais aussi le plus moral de soi-même.

Tout cela nous paraît simple, évident, et nous vivons selon cette règle ; sans doute, en France, pourrait-on s'accorder avec nous là-dessus ; ils conviendraient qu'en théorie notre méthode est la bonne ; mais, pratiquement, leur société repose sur des principes diamétralement opposés. Ils s'imaginent que chaque homme a une faculté dominante, une vocation ; on y obéit, on choisit son métier ; et, son choix fait, on n'est plus bon pour autre chose. C'est un classement définitif. Jacques est horloger, il est impuissant à former une idée abstraite ; en revanche, M. Paul Janet, étant philosophe de profession, devra nécessairement concevoir des systèmes d'une grande profondeur ; leur beauté est garantie par l'ordre social ; et toute réserve à leur égard serait accueillie par la mauvaise humeur générale. Chaque homme a ainsi bon gré mal gré une compétence qu'on lui reconnaît, dans l'exercice de laquelle on le protège, mais à condition qu'il ne cherche pas à en sortir. On est spécialisé, enfermé dans sa spécialité. Il en est ainsi en politique, vous êtes député ; nous ne permettrons à personne de vous déclarer sot ou incapable ; mais gare à vous si vous composez deux actes en vers…

… J'ai beaucoup de peine, dit encore Goethe, beaucoup de tristesse, à songer qu'une grande nation n'a pu se dégager encore d'une habitude d'esprit si basse. Voilà donc où en restent tant d'hommes sincères, instruits, loyalement désireux de vivre selon le bien. Pourtant la vie n'est pas une grande route ; il ne s'agit pas

de baisser la tête et de marcher droit devant soi. Nous n'avons pas tous les mêmes buts, et bien souvent nous nous trompons de chemin. Que penser d'une société qui nous impose un sentier toujours le même, et qui nous défend de revenir sur nos pas ? Pour moi, j'ai été bien des choses dans ma vie, et même ministre ; il n'y a pas une heure et pas un désir que je voudrais retrancher de ma mémoire. Oui, en vérité, j'ai été ministre de Weimar et en même temps directeur du théâtre, et j'achevais à la fois vers cette époque le Premier Faust et la Théorie des couleurs. J'aurais même bien volontiers acheté le tableau de Peel, mais l'Etat et moi réunis nous n'eussions pas été assez riches.

(Appartient à M. Stéphane Natanson.)

4

NOUVELLES CONVERSATIONS AVEC ECKERMANN

Essais critiques d'Eckermann.

20 septembre. — Le directeur de la Gazette de Francfort m'a écrit de nouveau, vendredi passé. Il voudrait recevoir mon premier article d'ici peu de jours, de manière que la série pût commencer le mois prochain et se poursuivre régulièrement. J'avais pensé d'abord à composer, pour mon début, une étude un peu dogmatique où j'aurais exposé, d'une manière générale, mes vues sur la critique. Mais Goethe m'en a dissuadé très vivement : On ne vous a pas engagé, m'a-t-il dit, pour faire de la philosophie, mais de la critique. Un préambule abstrait est complètement superflu. Si vous avez des idées personnelles et une méthode neuve,

le lecteur attentif s'en apercevra bien de lui-même. Non, prenez bravement un livre nouveau, un écrivain à la mode… Tenez, pourquoi ne prendriez-vous pas Hervieu, par exemple ? Son roman a fait beaucoup de bruit. De plus, c'est un talent très sympathique, mais très particulier, très rebelle à l'analyse. Une étude sur Hervieu intéressera tout le monde, et, si elle est bien faite, comme je l'espère, tout le monde vous saura gré d'avoir réussi un sujet aussi difficile.

— Cela me convient d'autant mieux, dis-je, que j'ai lu récemment ses meilleurs livres.

— C'est fort bien, dit Goethe. Pourtant, ne vous fiez pas trop à une lecture même récente. Il ne faut jamais parler d'un écrivain que sous l'impression immédiate de son œuvre. Comme cela, on peut penser juste, et surtout on peut exprimer pleinement, loyalement sa pensée. Relisez ce soir et demain non seulement l'Armature, mais Flirt, l'Exorcisée, Peints par eux-mêmes. Vous reviendrez après-demain et nous causerons un peu, avant que vous rédigiez votre article.

22 septembre. — Goethe m'a fait demander de très bonne heure. Quand je suis entré, il est venu au devant de moi, en me disant : Eh bien ! avez-vous bien travaillé hier ? Êtes-vous prêt ? Oui ? Eh bien ! asseyez-vous là, prenez vos notes devant vous, et exposez-moi vos principaux développements dans l'ordre que vous avez choisi.

— Voici le plan que j'ai suivi, lui dis-je. J'étudie successivement le style d'Hervieu, le système d'idées qui se dégage de son œuvre, et la valeur dramatique de ses romans. Le premier point m'a paru le plus difficile. Je sens bien quelles sont les qualités es-

sentielles du style d'Hervieu : Sans aucun doute, c'est un style personnel, original, car aucune personne cultivée ne saurait s'y méprendre un instant, et ses livres pourraient presque se passer de signature. Il me donne aussi l'idée de quelque chose de neuf, de pas usé, qui garde encore, dans ses facettes et dans ses angles, un aspect brillant et tranchant. J'ai songé à rendre cette idée par des métaphores. Je pourrai dire par exemple : le style de M. Hervieu me fait penser à une pièce d'argent qui vient de sortir de la Monnaie. On le sent d'une frappe récente et dure, avec la marque toute fraîche de l'acier, tandis que tant d'écrivains de notre temps s'expriment en phrases amincies et usées, pour avoir passé entre trop de doigts. Mais, en revanche, il me semble que parfois il s'est écarté trop loin de la simplicité classique et du naturel. Je le trouve, en maints endroits, compliqué, obscur et comme tordu sur lui-même. À mon sens, ce sont là des défauts, et je compte en faire à Hervieu une critique modérée, mais franche.

— Allons, dit Goethe, cela ne commence pas mal du tout. Pourtant je veux dès à présent vous faire une question. Ces défauts, que vous reprochez à Hervieu, la complication, l'obscurité, sont-ils, à votre avis, intentionnels ou involontaires ?

— Intentionnels, assurément.

— Eh bien ! alors, il eût fallu vous préoccuper de rechercher et d'exprimer cette intention. Pour ma part, je ne suis nullement certain qu'elle soit blâmable ; mais, au contraire, je la trouve juste et intéressante. Remarquez d'abord que la phrase d'Hervieu n'est jamais inintelligible ; elle est quelquefois difficile, c'est-à-dire que pour bien comprendre, il faut un léger effort d'esprit ; mais, si l'on donne cet effort, on est toujours sûr de comprendre. Eh bien ! ce qu'Hervieu a voulu, c'est précisément que le lecteur

fût obligé à cet effort, qu'il ne restât pas distrait et passif, mais qu'il fût contraint de bien comprendre. Avec lui, il n'y a pas moyen de glisser sur la pensée ; on est obligé de la pénétrer jusqu'au fond. Il est faux de prétendre que ce soit là un procédé peu classique. Les plus parfaits de nos prosateurs classiques, La Bruyère par exemple, en ont usé continuellement ; le travail d'intelligence que la phrase exige, pourvu, bien entendu, qu'il ne soit pas excessif, profite toujours à la pensée. Et le lecteur garde encore un peu de reconnaissance à l'écrivain pour ce facile plaisir d'une difficulté vaincue. Les jugements d'Hervieu, ses métaphores sont quelquefois malaisés à bien saisir ; il y faut du temps ; mais au moins l'impression est vive ; elle est nécessaire et elle persiste. Aussi je vous conseillerai de modifier, dans ce sens, votre premier développement. Dites, si vous voulez, qu'Hervieu est parfois un peu compliqué. Mais alors dites pourquoi. D'ailleurs, on pourrait donner encore d'autres raisons. Mais nous verrons cela tout à l'heure. Continuez, mon enfant.

— Il faut passer à mon second paragraphe ?

— Oui, allez.

— C'est surtout dans Peints par eux-mêmes et dans l'Armature que j'ai étudié les idées essentielles d'Hervieu. On a dit qu'il y a du pessimisme et de l'âpreté dans ses peintures ; j'en conviens ; mais, à mon sens, on a un peu exagéré là-dessus. Il a décrit un monde très spécial, très limité, où tous les sentiments et les caractères se ramènent, selon lui, à un petit nombre de causes. Mais il me semble qu'il explique tout par la passion, et non par le vice, Ce qu'il a voulu prouver, c'est que dans la société la plus polie et la plus disciplinée, où il semblerait que toutes les passions, à la longue, se soient adoucies et presque usées, elles conser-

vaient encore leur ardeur et toute leur violence. Il a montré ce qu'il subsistait de la brute dans des gens très bien élevés. Il est très rare aujourd'hui que des romanciers choisissent pour personnages des gens qui aiment jusqu'au crime ou jusqu'à la mort, parce que cela nous paraît invraisemblable. L'originalité d'Hervieu a été de peindre avec conviction des individus de ce genre, et il les a placés dans le milieu où précisément tout parait le plus énervé, le plus mécanisé, le plus pareil. Je crois qu'il est superflu d'insister et de donner des exemples, parce que c'est une remarque évidente. La passion a presque disparu de la littérature contemporaine, et Hervieu pense qu'elle subsiste pourtant avec toute sa fureur, qu'elle se manifeste non seulement dans la vie intime, mais même dans les rapports sociaux. C'est pourquoi il a écrit l'Armature où il a montré que l'avidité, l'amour de l'argent agissent sur la vie extérieure, sur les relations des êtres entre eux, tout comme l'amour sur leur vie intérieure. On peut dire, je crois, que, selon lui, l'amour est l'armature des individus et l'argent, l'armature de la société. J'ai même trouvé une phrase de Stendhal dont je pourrai faire une citation curieuse, pour montrer combien les points de vue ont changé depuis soixante ans : « Elle ne cache pas, elle, qu'avoir eu des ancêtres, qui soient allés aux croisades, est le seul avantage qu'elle estime. L'argent ne vient que longtemps après : cela vous étonne ? Nous ne sommes plus en province, mon ami. »

Maintenant, ce que j'ai noté d'essentiel, pour mon troisième point, c'est que, chez Hervieu, le dramatique est presque toujours secret, caché, dissimulé sous des apparences de vie paisible et régulière. Et, puisqu'il faut bien aujourd'hui trouver à chaque écrivain une ironie, il me semble que c'est là qu'on doit chercher la sienne. Les personnages de ses romans se méprennent curieuse-

ment l'un sur l'autre, et l'exemple décisif serait, je crois, la dernière lettre de Peints par eux-mêmes. Hervieu a exprimé là, comme au jeu des petits papiers « ce que le monde en a dit », et il est visible que le monde n'y a pas compris grand chose. Ses romans sont pleins d'événements violents et de péripéties compliquées ; mais les actes les plus tragiques y demeurent aussi secrets que des sentiments. Je compte expliquer longuement cette idée qui me paraît nouvelle, et j'ajouterai là ce qu'il faut dire du talent de peintre d'Hervieu, du relief et de la vie de ses caractères. Ici encore, son âpreté m'a paru souvent un peu forcée ; ses caractères les plus parfaits sont, à mon goût, les personnages de demi-grandeur, comme Grommelain et la baronne Saffre, dans l'Armature, qui semblent dormir pendant deux cents pages, et qui se réveillent d'un sursaut si juste à un tournant de l'action. Je le louerai aussi d'avoir su éviter tout développement psychologique…

Goethe m'avait écouté avec beaucoup d'attention et sans m'interrompre. J'en conclus qu'il n'avait pas été mécontent des idées que je lui avais soumises, car il a trop de vivacité pour ne pas arrêter et réfuter aussitôt une assertion qui le choque. Quand il vit que j'avais terminé cet exposé rapide de mon plan, il se leva et marcha avec vivacité à travers son cabinet.

— Ce n'est pas cela, dit-il, pas cela du tout. Pour vous parler franchement, j'attendais mieux de vous. Je trouve juste en elle-même, chacune des idées que vous avez exprimées ; quoique, peut-être, vers la fin, vous ayez manqué de précision et de détail. Mais tout cela réuni ne fait pas un bon article ; ce sont les morceaux d'un article, et rien de plus. Après vous avoir entendu, on n'a pas une idée nette de ce que vaut Hervieu, d'après vous, de ce qu'il pourra donner, de sa place dans la littérature contempo-

raine. Il y a même des lacunes graves dans votre exposé. Par exemple, vous avez oublié qu'Hervieu est aussi un écrivain dramatique. Les Paroles Restent est pourtant une pièce excellente, très neuve, très juste de ton, avec infiniment de ménagements et de délicatesses. Vous l'avez vue, je pense, au théâtre ; on l'a jouée l'an dernier. Pourquoi n'en avez-vous rien dit ? C'était un début très heureux dans l'art dramatique, et je suis convaincu qu'Hervieu réussira parfaitement dans cette voie. Je pensais que vous en feriez une mention dans votre troisième paragraphe.

Maintenant, je ne veux pas vous chicaner sur votre division ; elle n'est pas mauvaise ; et même, je vous sais gré d'avoir cherché à dégager quelques idées générales, une sorte de système moral, quoique, là encore, vous ayez passé un peu rapidement et sans aller au fond des choses. Mais ce n'est qu'une division arbitraire, en ce sens qu'elle ne part de rien et ne mène à rien. Une division n'est utile que quand elle résulte d'un principe ou qu'elle conduit à un principe. Il n'y a, entre vos trois développements, aucun lien nécessaire. Vous voyez bien mon grand reproche ; vous avez eu le tort de partir du détail et de vous y tenir. Vous n'avez pas eu d'idée générale, d'idée directrice qui donnât une unité, une suite logique à vos développements de détail, et qui vous permit d'arriver à une conclusion d'ensemble. Ce n'est pas comme cela qu'on fait un article, je vous le dis très sérieusement.

Voulez-vous que nous esquissions cela ensemble, très rapidement, bien entendu ? Dans les observations que vous avez réunies, vous pouviez démêler aussitôt un trait commun, qui est l'effort, l'âpreté, et en tout quelque chose d'excessif. Dans la manière de composer, vous auriez trouvé de même une certaine difficulté à partir, à entrer dans le sujet, un manque d'aisance conti-

nuel, Rien dans Hervieu n'est uni, facile, on pense à une machine qui grince un peu : l'effort est perpétuel. Mais dans quel sens ? Toujours en sens inverse du convenu et de l'habituel. Hervieu me fait penser, par un rapport assez lointain, mais que vous saisirez, à cette phrase de Benjamin Constant : « Elle avait beaucoup de préjugés, mais tous ses préjugés étaient en sens inverse de son intérêt. » Songez aussi à ce que nous pouvons imaginer du caractère d'Hervieu, à sa manière d'être personnelle ; on sent un homme scrupuleux, avec quelque chose de mesuré, de concerté ; un homme très attaché à son étiquette intérieure, un excellent directeur de son propre protocole. Rappelez-vous enfin ce qu'est aujourd'hui le roman en France, comme ce genre est bas, dégradé, avili par toutes les médiocrités. Ne voyez-vous pas la conclusion ? N'était-il pas naturel qu'un écrivain honnête se montrât soucieux de conserver ses distances, d'insister avec un peu d'excès sur ce qui pouvait le séparer de toutes les banalités d'alentour. Votre idée générale était donc celle-ci : Hervieu a voulu prouver que ses romans échappaient à toute banalité ; et comme il arrive nécessairement en pareil cas, il en est venu à forcer ce qu'il avait en effet d'original.

Mais il fallait conclure et pour cela le terrain était tout préparé, vous n'aviez plus qu'à laisser marcher votre bon sens. Ce qu'il y a chez Hervieu de travail, de contrainte, de gêne, cette éternelle appréhension du médiocre, tout cela est d'un esprit puissant et élevé, mais qui n'est pas encore arrivé à sa perfection. Nous devons attendre beaucoup de lui. Non seulement dans son œuvre on sent les plus belles qualités ; mais des parties entières sont exécutées, réalisées d'une manière définitive. Ce qui lui manque c'est ce laisser-aller, cette plénitude, cette confiance que donnent un esprit libre et dégagé de toute préoccupation extérieure. Je

voudrais qu'il se laissât rassurer par ses succès, qu'il fût bien convaincu que nous ne le confondrons pas avec les autres…

Àce moment Ottilie entra et rappela à Goethe qu'il était tout près de onze heures. Je me sentis bien aise qu'on fût venu l'interrompre, car j'en avais entendu assez pour mon profit, et le reste ne devait plus servir qu'à ma confusion. Mais Goethe ne l'entendait pas ainsi : Revenez à deux heures, me dit-il, nous finirons ceci. Et il ajouta en me disant adieu : Je crains pourtant que ce ne soit décidément une œuvre inutile de juger ainsi les écrivains vivants. Nous les confrontons malgré nous avec les plus grands génies du passé, dont l'œuvre est absolument arrêtée et parfaite, que nous voyons devant nous achevés et immobiles, tandis que nous ne pouvons saisir nos contemporains qu'en pleine marche et parvenus seulement à mi-chemin. Cela fausse toutes nos proportions ; mais l'essentiel est de se montrer appliqué et modeste. Aussi je pense que vous réussirez, mon cher enfant.

5

NOUVELLES CONVERSATIONS AVEC ECKERMANN

V. — À l'Académie.

Goethe a écrit à son libraire de Paris. Il veut recevoir plus exactement à l'avenir les discours qui se prononcent aux séances de réception, à l'Académie Française. — C'est une lecture aussi fatigante que féconde, m'a-t-il dit. La plupart du temps ces discours sont vides, lourds, prétentieux ; on n'y trouve que des ironies émoussées et de méchantes plaisanteries. Et cependant je les

lis toujours avec fruit. Savez-vous pourquoi ? D'abord parce que j'aime à contrôler et à confronter les opinions que professent les littérateurs sur eux-mêmes, sur leurs amis, sur leurs aînés. C'est un moyen plus sûr d'entrer en eux-mêmes que de lire les interviews des journaux sur leurs gilets et leurs cuisinières. J'aime aussi à voir comment un homme se comporte dans une circonstance de sa vie que les mœurs et les traditions lui font considérer comme solennelle. Depuis quand, par exemple, pouvons-nous juger Loti avec certitude ? Depuis son discours de réception à l'Académie. Il est certain maintenant que Loti n'est qu'un pauvre malade, un véritable fou de vanité, et qui écrit comme les enfants vagissent.

Mais ce qui constitue l'intérêt principal de ces lectures, c'est qu'elles nous permettent de saisir nettement la hiérarchie et le classement provisoire d'une littérature. Prenez la série des élections académiques, joignez-y les commentaires des journaux avant et après chaque scrutin, après chaque réception, vous aurez une idée nette de ce que les Français pensent de leur propre littérature ; vous verrez qui ils mettent au premier rang, qui ils considèrent comme inférieurs, comment se répartissent les groupes et les écoles. Or c'est un travail pour lequel nous sommes beaucoup mieux placés qu'eux-mêmes : car nous sommes isolés des manœuvres, des préjugés, des intrigues partiales ; et le calme, l'éloignement, le désintéressement nous assurent la plus parfaite indépendance de pensée. C'est nous ici, et non pas ces gens-là dans leur fauteuil ou à leur table, qui représentons le jugement de l'avenir, de même qu'il ne faudrait pas demander à Schlegel ou à Tieck, mais à un bon critique anglais, par exemple, de dresser le tableau équitable de notre littérature contemporaine. Eh bien ! il n'y a rien de plus utile, de plus instructif que de comparer les ju-

gements français aux nôtres, ce classement provisoire de contemporains intéressés à notre opinion à nous qui préparons beaucoup plus exactement celle de la postérité. Faites ce double travail ; dressez notre liste et comparez-la avec la leur ; et rien ne pourra vous faire mieux sentir l'éternelle illusion des générations sur elles-mêmes.

J'ai là, continua Goethe, le compte-rendu des deux dernières séances où Heredia a été reçu par Coppée, et Bourget par Vogüé. Tous quatre sont des hommes célèbres, tout à fait en vue, quoique d'une valeur bien inégale. Leurs discours ne sont pas ennuyeux, hors celui de Vogüé. Mais ils montrent tous cette gêne guindée de l'homme forcé de s'exprimer sur un sujet qu'il n'a pas choisi. Le plus travaillé est celui de Bourget qui traite les sujets les plus futiles, et même de pur délassement, avec de la conscience, des documents, et sa force d'application un peu lourde ; le plus élégant et le plus facile est celui de Heredia. Quel intéressant parallèle on pourrait faire entre ces deux hommes ! Chez l'un, on trouverait le travail et la science mis au service des plus riches dons naturels, d'une âme libre et colorée ; chez l'autre, le labeur obstiné et la patience ont dû triompher d'une nature ingrate. L'œuvre de Heredia est une fleur superbe des tropiques, une fleur brillante et spontanée ; l'œuvre de Bourget, l'arbuste chétif et tenace d'un sol sablonneux.

Pourtant, si dans ces discours de parade on cherchait une matière à méditation, c'est sur celui de Coppée qu'il faudrait peut-être s'arrêter de préférence. Il soulève, et d'une manière bien involontaire sans doute, car Coppée est incapable du moindre effort réfléchi, un des problèmes les plus difficiles de la vie littéraire, je veux dire quelle attitude convient aux jeunes gens devant

leurs maîtres et leurs aînés. C'est un sujet que Coppée me parait avoir abordé avec mauvaise humeur, on dirait presque avec dépit. Evidemment il supporte mal que les jeunes gens ne professent pas pour lui la même admiration, le même respect que pour Heredia par exemple. Il est bien exact en effet que les jeunes revues poussent rarement des cris de gloire à sa louange. Aucun jeune homme débutant dans la littérature ne s'en va rue Oudinot avec son manuscrit sous le bras ; et d'ailleurs, auprès des lettrés, le patronage de Coppée serait une triste recommandation. Au contraire Heredia est populaire ; il est aimé de tout le monde ; on jouit de tous ses succès comme d'un avantage personnel. Si Coppée était capable de réfléchir, il discernerait bien vite les causes de cette différence d'attitudes. Cela tient à ce que Heredia est un homme bon, affectueux, serviable, et surtout à ce qu'il a beaucoup de talent, tandis que Coppée n'en a pas.

Régnier a fait là-dessus, dans la dernière Revue blanche, un article excellent, avec le charme habituel de sa gouaillerie à métaphores. Je crains un peu pour Régnier qu'il ne se soit placé là dans une situation embarrassante. Qui nous dit que, lui aussi, il ne sera pas reçu par Coppée, d'ici, voyons, huit ou dix ans ? Son article peut se résumer ainsi : M. Coppée a tort de se plaindre de nous. Nous ne nous soucions pas de lui ; nous ne le connaissons pas. — À mon sens, on pouvait répondre d'une manière plus forte, car c'est précisément un phénomène singulier que la modération des jeunes gens vis-à-vis de Coppée. Il y a dix ans qu'on devrait le traiter deux fois la semaine avec une violence brutale, comme on traitait Ohnet autrefois. Mais non, on ne prononce jamais son nom, on ignore son existence, alors qu'on a traité si durement Daudet ou Zola qui valent mieux que lui. Zola vit maintenant au régime de l'injure quotidienne ; certaines revues ont

même été jusqu'à attaquer d'excellents artistes comme France ou Mendès. Et Coppée, lui, vit grassement, paisiblement. On laisse exalter sa dernière pièce, une œuvre informe, nulle, où l'on cherche en vain l'habileté technique la plus élémentaire. De quoi se plaint-il ?

Le silence et l'indulgence des jeunes gens à l'égard de ce mauvais cabotin de banlieue me paraissent inexplicables. Je dirai même qu'en cela ils manquent à leur devoir, car Coppée est une fausse réputation mal gonflée, une de ces mauvaises herbes, sur lesquelles une génération peut se méprendre, mais que la génération suivante doit sarcler impitoyablement de son chemin. Quiconque parmi les jeunes gens a le sens de la beauté poétique, des lois de l'expression métrique, ne devrait pas ménager son travail jusqu'à ce que cette tache fût effacée de la poésie française. C'est un travail facile, pourvu qu'on l'exécute de très haut, avec mépris, sans colère, et comme du bout des doigts.

— Il me semble d'ailleurs, continua Goethe, que l'attaque de Coppée contre les jeunes revues, pour être particulièrement injuste et suffisante, n'est pas isolée. C'est une campagne dont tout le monde se mêle à sa manière, et dans la mesure de ses moyens. Je voudrais qu'on ne se fit pas illusion sur l'importance de ces querelles, car il est probable que, dans trente ans, le groupe de la Revue blanche ou du Mercure sera le monde académique ; et les jeunes gens de ce temps-là attaqueront les gloires surfaites et les nullités parvenues comme cela se passe aujourd'hui. De ce point de vue, un livre du petit Daudet ou un article de Fouquier perdent le peu d'importance qu'on pourrait leur attribuer tout d'abord. Mais ce que je crois sincèrement, c'est que les jeunes générations valent mieux, moralement, que leurs aînées. Ils n'ont

pas cette vanité théâtrale et absorbante d'un Daudet ou d'un Goncourt ; ils sépareront de moins en moins les hommes des œuvres, et c'est à quoi doit tendre, à mon avis, l'effort littéraire. Ils seront incapables de souffrance ou de rancune parce qu'on n'aura pas cru à leur génie. Ils ont une idée de l'art moins exclusive, moins stérile, et cela les rend plus intelligents et meilleurs.

Il est possible d'ailleurs que toutes ces espérances soient démenties. Rien n'est plus trompeur que les jeunesses littéraires. J'ai connu Coppée gamin ; il promettait. Et puis, il faut compter aussi avec les tares originelles de la race. La légèreté, la vanité françaises sont des vices incurables. Ces enfants modestes et appliqués se laisseront peut-être tourner la tête au premier succès. Peut-être un jour seront-ils aussi méprisables que ceux qu'ils attaquent aujourd'hui. C'est ce que je vous disais tout à l'heure : ils seront tous de l'Académie dans trente ans…

… Goethe se leva, alla chercher dans un rayon de la bibliothèque l'Almanach de Gotha et l'ouvrit à la page où sont énumérés les membres de l'Académie. J'en connaissais un très petit nombre, et je constatai que sur quelques-uns d'entre eux Goethe lui-même, qui se tient soigneusement au courant des lettres françaises, ne put me fournir que des renseignements approximatifs. Goethe, qui était d'excellente humeur, fit à leur sujet des jeux de mots et des plaisanteries :

On m'a conté, dit-il, qu'il n'y avait pas en France de corps plus bafoué que l'Académie. Certaines plaisanteries sont devenues anciennes et classiques. On en fait des couplets aux revues de fin d'année. Mais je suis convaincu que son influence est restée considérable, et les brocarts même dont on la couvre en sont la preuve. Les Français, comme vous savez, ne raillent que ce qu'ils

craignent ou ce qu'ils envient. Tout le monde rit en parlant de l'Académie, comme de la Chambre, par exemple, et tout le monde désire en faire partie ; même on est prêt à toutes les bassesses pour cela. Il n'y a pas de vanité si misérable que cette prétendue indépendance. Songez pourtant, comme on le rappelait l'autre jour, que les trois hommes d'où dérive littérairement la génération actuelle, Stendhal, Flaubert et Baudelaire, ne comptèrent pas parmi les académiciens, qu'aujourd'hui encore vous n'en avez pas trouvé dix dont les noms vous soient, je ne dirai pas familiers, mais connus. Mais toutes les institutions qui reposent sur la vanité humaine tirent de cela seul un caractère d'éternité. Il faut bien aussi que les âmes médiocres et intéressées puissent trouver dans la vie des buts dignes d'elles. Quand on est incapable de songer au beau et au bien et de vivre pour le perfectionnement de sa nature, il faut bien trouver des fins extérieures vers lesquelles tendra notre activité. Pour la plupart des gens de lettres, l'Académie n'est pas autre chose. Elle leur représente le grade supérieur, le dernier degré de la hiérarchie, quelque chose comme leur bâton de maréchal. Le jour où il fut élu, Claretie s'est dit sans aucun doute : Je n'ai plus rien à souhaiter en ce monde. Dimittis servum tuum, Domine. Il n'y a pas de mal à cela. C'est une ambition qui les occupe et qui assure une unité à quelques années de leur vie ; ambition méprisable, unité fausse ; mais Dieu n'a pas accordé à tous les hommes de vivre noblement.

6

NOUVELLES CONVERSATIONS AVEC ECKERMANN

VI. — Les Étoiles.

Goethe nous a conduits vers la terrasse qui limite le jardin du côté de l'avenue de tilleuls. Bien que la nuit fût complètement tombée, il n'a pas permis qu'on apportât les lumières. Il a dit qu'il ne voulait pas être séparé de la nuit. Le bonheur de vivre, dit-il encore, commence pour moi au crépuscule des journées chaudes, et autrefois nous aimions le faire durer jusqu'au matin.

La terrasse où nous étions assis domine une place spacieuse, et plantée en quinconces d'ormes et de tilleuls. Le parfum des arbres en fleurs montait jusqu'à nous, mais si doucement qu'il se confondait avec la brise. Notre regard plongeait au delà jusqu'aux rues populeuses du faubourg. Voyez, me dit Goethe, quel tableau digne et paisible. Les artisans sont assis devant leurs maisons ; ils fument en silence, tandis que les enfants jouent et que les femmes s'entretiennent à voix basse. Il me semble que le cœur de notre vieille Allemagne bat encore dans ce bonheur silencieux. Les rues et la place sont plus peuplées qu'aux heures les plus bruyantes du jour ; et cependant tout reste calme, profond, tranquille. Pour eux aussi, le bonheur commence avec le coucher du soleil. Le repos fécond, le fruit et la consolation du travail ne se trouvent pas dans le fracas des jours de fête, mais sous la tiédeur protectrice de la nuit.

Le ciel était aussi brillant, aussi plein d'étoiles que par les plus belles nuits de l'hiver ; et comme Goethe est très fier de ses connaissances en astronomie, je le priai de me nommer les constellations les plus belles. — Comment, me dit-il, pouvez-vous si aisément oublier leurs noms ? Vous voyez distinctement la Grande Ourse ? Eh bien ! voici Cassiopée, et la Chèvre, et au-dessous, presque à l'horizon, les premières étoiles de Persée. Cette

étoile, au-dessus de nous, qui brille d'une lueur si tendre, c'est Véga. — Et celle-ci, plus bas que Véga ? — C'est Altaïr, et voici la constellation du Cygne entre elles deux.

Ottilie voulut savoir à quelle distance de la terre se trouvent Véga et Altaïr ; Goethe le lui dit sommairement, et il nous expliqua la méthode dont usent les astronomes pour mesurer ces distances infinies. Ottilie avait beaucoup de mal à comprendre comment nous pouvons apercevoir encore dans le ciel des étoiles qui auraient cessé d'exister depuis bien des années. — C'est pourtant une idée assez simple, dit Goethe, mais il est vrai que l'étude des astres nous suggère des pensées si éloignées de notre vie ordinaire que nous éprouvons des difficultés extrêmes à les concevoir tout d'abord. Moi-même, j'ai difficilement compris que notre soleil pût faire partie de la voie lactée, comme je l'ai lu dans un livre récent. La terre est ici à mes pieds, tranquillement endormie, et j'aperçois la voie lactée traîner sa poussière d'étoiles au plus profond de la voûte des cieux. L'idée de l'espace, telle que nous en usons tous les jours, ne suffit pas à nous faire concevoir les vérités de l'astronomie, et surtout notre orgueil d'hommes en est trop vivement blessé. Voyez un peu quelle place nous tiendrions dans l'harmonie du monde visible ! Près du soleil, nous ne sommes qu'une planète dérisoire, mendiant un peu de sa chaleur. Et le soleil lui-même ne brille pas plus dans le ciel que la plus simple de ces étoiles amoncelées qui descendent en traînée laiteuse jusqu'à l'horizon.

Schiller répétait souvent que l'homme se transformerait peu à peu jusqu'en son cœur même s'il consentait seulement à regarder le ciel chaque nuit. Il aurait voulu que nos pensées et notre manière d'envisager la vie pussent s'imprégner ainsi de l'idée de

l'Infini ; et il est vrai que le sentiment de l'Infini sourd lentement dans notre cœur de la contemplation des étoiles. Mais c'est un sentiment passager, car la vérité gravée le plus profondément dans l'esprit des hommes, c'est que le monde n'existe que pour eux, et que même ils sont le monde à eux seuls. Nous savons que notre terre tourne autour du soleil : nous savons aussi que les mondes visibles sont infinis, et qu'il y a encore, par delà les limites visibles du ciel, une infinité de mondes possibles. Nous savons cela, mais nous ne le croyons pas ; et surtout nous agissons comme si nous l'avions toujours ignoré. Ce sont des vérités aussi vides que des chiffres, aussi inefficaces sur notre vie. Le professeur d'astronomie passe sa nuit à contempler le ciel dans sa lunette, et le lendemain il songe comme les autres à son avancement ou à sa croix. Je répondais à Schiller que l'homme, désormais, est pour toujours enfermé sur terre. Depuis trop longtemps nous défendons à notre pensée de franchir l'atmosphère terrestre, et maintenant nos ailes ne savent plus voler !

Il serait absurde de prétendre humilier les hommes par l'immensité de l'univers : c'est une immensité dont ils participent. Mais une pitié profonde me saisit, parfois, quand je les vois emprisonnés dans leur terre comme dans une maison fermée. N'entendez-vous pas ce que nous disent les étoiles ? Elles nous répètent que nous ne sommes pas seuls dans le monde, que la terre n'est pas une maison close, mais que nous sommes liés aussi étroitement au plus lointain de ces astres qu'une cellule à une autre cellule de notre corps. Nous participons à la même vie que ni Véga, ni l'Ourse, ni la Terre ne saurait assurer seule, mais qui serait imparfaite sans le plus petit bourgeon de ce tilleul. C'est une vérité que les hommes possédaient autrefois, mais maintenant ils l'ont oubliée. Les pâtres de Chaldée avaient une connais-

sance plus vraie et plus religieuse de l'univers que nos savants et nos théologiens. Tandis que leurs troupeaux dormaient, ils regardaient obstinément les étoiles ; ils comprenaient qu'à contempler le ciel ou à s'examiner soi-même, c'est la même lumière qu'on aperçoit. Et comme nos philosophies sont basses, mesquines, à côté de leurs synthèses primitives. Les Éléates, les Ioniens, les stoïciens, ne cherchaient pas à isoler l'homme ; ils n'isolaient même pas la Terre ; ils proclamaient l'unité de l'Univers, l'harmonie de l'Individu et du Monde : ils considéraient l'ensemble des choses comme un corps vivant. Tandis qu'aujourd'hui nous sommes rationalistes, criticistes, que sais-je encore, et nous avons perdu toute notion de la Réalité de l'Univers.

Oui, les Grecs étaient plus sages, si nous sommes plus savants. Peut-être aussi la race humaine est-elle trop vieille aujourd'hui ; elle a tant agi et tant parlé qu'elle a oublié le sens des mots et l'accent des choses. Quand la terre était encore jeune, qu'elle voyait avec des yeux actifs, avec une raison fraîche, la pensée de l'Infini lui semblait toute naturelle. Je compare volontiers notre terre d'aujourd'hui aux enfants qui, en grandissant, ont oublié peu à peu leurs parents et leur famille. Quand ils étaient petits et faibles, ils avaient besoin sans cesse d'une protection et d'un appui ; leur petitesse même leur rappelait à chaque instant qu'ils n'étaient pas seuls au monde, et même qu'ils ne pouvaient se passer du reste du monde. Et à mesure qu'ils ont pris des forces, que leur conscience s'est formée, ils sont devenus ingrats et négligents. Ils ont fini par se dire : Je suis moi, je me suffis. Et leurs pensées, leurs intérêts, leurs passions suffiraient en effet à emplir leur vie. Quand la terre était jeune, elle pensait avec affection, avec reconnaissance à l'Univers ; sa conscience était incomplète et fragile ; pour vivre, elle avait besoin du ciel, du soleil, des

étoiles. Mais aujourd'hui, nous nous sommes tissés assez de soucis, d'ambitions et de désirs pour ne plus penser à autre chose. Tout ce qui est parvenu à la conscience s'isole ; et ainsi nous nous sommes séparés de l'univers. La science, l'argent, l'ambition, l'amour remplissent aisément la journée d'un homme, et sa pensée s'absorbe tout entière sur le gain qu'il suppute ou sur le plaisir qu'il espère. Jadis la pensée de l'homme n'était pas à ce point remplie de lui-même ; nous commencions seulement à filer le cocon où notre raison est maintenant enfermée ; nous commencions à bâtir notre ruche ; aujourd'hui, elle est achevée, mais elle nous empêche de voir le ciel.

Notre raison est devenue égoïste. Elle a cessé de songer à l'univers ; elle a cessé de songer à notre nature terrestre, Pour les moralistes et les philosophes d'à présent, il n'y a plus d'autre réalité que l'individu. Assurément, ils se croient très nobles et très hardis quand ils parlent des droits de l'individu, quand ils le proclament sacré, inviolable et irréductible au reste du monde. Mais si l'achèvement de la conscience individuelle devait obscurcir entièrement pour nous la conscience de l'univers, aucun malheur comparable n'aurait jamais frappé l'humanité, car les hommes ont parfois encore, malgré eux, quand une émotion vive les frappe, une vision soudaine de l'immensité, de la vérité de l'Univers. Je crois qu'ils doivent sentir alors toutes leurs pensées factices, déchirées comme les nuages par un éclair. Ils comprennent pour quelques instants qu'il n'y a de réalité que dans l'univers, que nous n'existons nous-même, nous, les individus, que comme un écho atténué de la beauté infinie des choses.

Goethe dit encore : Il n'y a pas pour l'homme sincère et religieux, de spectacle plus doux, plus rassurant, que cette harmonie

multiple du ciel. Je n'ai jamais compris la terreur tragique de Pascal devant le ciel étoilé. Pourquoi s'effrayait-il de son silence ? Les espaces infinis ne sont jamais silencieux. N'entendez-vous pas battre là-haut comme les pulsations d'un sang rapide ? Le profond battement de la vie du monde me parvient aussi clairement que les sons humains. Si la contemplation de l'infini décourage la plupart des hommes, ce n'est pas par l'anxiété du mystère ; mais plutôt ils sentent confusément combien leur âme paraîtrait basse éclairée à cette lumière-là. La pensée de l'infini peut opprimer leur orgueil ; mais elle consolerait leurs souffrances. Quand on souffre il faut lever la tête pour se rappeler quelle place on tient dans l'univers. « C'est parce que nous songeons à nous que nous sommes tristes et malades. » Songeons au monde, regardons les étoiles qui sont les symboles lumineux et nocturnes de l'être infini.

— Il se fait tard, dit Ottilie. Le vent devient frais ; peut-être ne serait-il pas sage de rester sur la terrasse plus longtemps. Mais Goethe tenait ses yeux fixés sur les rues obscures et silencieuses : les lanternes des carrefours et des places publiques éclairaient seules le faubourg, mais d'une lumière si douce qu'elles semblaient exprimer elles aussi la paix, la confiance d'une ville endormie, la sécurité du sommeil profond. On entendait distinctement le pas des veilleurs de nuit. L'horloge de la cathédrale sonna, et les vibrations se prolongèrent longuement dans l'air pur. Aucun spectacle de la nature ne m'avait inspiré si spontanément des pensées pieuses, et mon cœur éleva vers le Créateur un cantique de reconnaissance. Mais Goethe s'écria avec colère : Comprenez-vous pourquoi ils dorment tous si tranquilles ?

Ils sont certains que demain, malgré tout, le soleil se lèvera encore, et qu'il se lèvera pour eux, exprès pour eux, pour qu'ils puissent retourner à l'atelier ou à la boutique. Tout à l'heure ils regardaient le ciel ; peut-être même disaient-ils : vois comme les étoiles sont belles. Mais la leçon éternelle qui s'inscrit là-haut chaque nuit, ils ne l'ont ni comprise, ni même lue. Les plus pieux ont loué le Seigneur d'avoir créé cette voûte de nuit et de lumière pour le repos de leurs yeux. Mais sentaient-ils que le plus incertain de ces mondes est aussi bien le monde que notre terre, que la vie diffuse là-haut vaut notre vie ? Cette pensée devrait être la vraie prière de l'homme. Mais nous sommes distraits ; nous oublions. Et Goethe, penché contre la rampe de la terrasse me semblait étendre sur la ville un geste de malédictions : Puisque tu as prié sans comprendre, Terre, dors maintenant sans te souvenir. Ta pauvre vie d'un jour t'a lassée. Endors-toi ; repose-toi jusqu'au réveil prochain de l'aube, fille ingrate du soleil.

7

avec Eckermann

Les Déracinés

Lundi, 22 novembre. — Quand j'ai ouvert ma fenêtre ce matin, la rue et les toits étaient couverts d'une neige abondante qui était tombée pendant la nuit. J'ai pensé que Goethe renoncerait à passer la journée à Iéna, et je me suis présenté chez lui de bonne heure. Il se tenait dans le petit bureau qui est à côté de sa chambre, enveloppé dans sa robe fourrée, et écrivait sur une table légère devant le feu.

— J'écris à Barrès, me dit-il, pour le remercier de son envoi. J'ai lu les Déracinés avec toute l'attention, tout le respect que mérite une telle œuvre. C'est un livre considérable, le plus important qui ait paru en France depuis longtemps. Nous savions tout ce que Barrès avait d'art et de goût ; j'ai toujours aimé son style qui est à la fois classique et neuf, et la saveur originale de son intelligence. Mais il prouve aujourd'hui une puissance de construction, une force d'observation et d'analyse, dignes d'un véritable philosophe social. Il serait intéressant de suivre dans chacun de ses livres depuis cinq ans le développement de ses idées. Songez qu'il est parti de l'individualisme le plus radical, et maintenant il ne paraît plus occupé que des groupes, de la vie sociale. C'est le progrès naturel d'un homme qui était aussi richement doué comme moraliste et comme philosophe que comme écrivain. Mais je le loue surtout d'avoir su profiter si bien des circonstances. Son passage dans l'action politique, son goût des voyages et des paysages historiques ont beaucoup élargi ses conceptions littéraires. Les critiques devraient dire tout cela, mais il n'y a plus de critiques en France. Pour parler dignement des Déracinés, il faudrait un Sainte-Beuve, et surtout il faudrait avoir l'espace d'un Lundi.

Je ne fus pas surpris de ces paroles, car Goethe m'avait exprimé, à maintes reprises, au cours de sa lecture, la sympathie, et l'admiration véritable, que lui inspirent les Déracinés, et il a toujours éprouvé pour Barrès une prédilection particulière.

— Il est vrai, dit Goethe, que je ne suis pas toujours d'accord avec Barrès, et je le lui marque fortement dans ma lettre. Je ne puis croire qu'il soit mauvais pour tout le monde d'être déraciné. Voyez Sturel. Que serait-il devenu dans sa maison de Neufchâ-

teau entre sa mère et ses vieilles tantes ? Tandis qu'à Paris il a rencontré Thérèse Alison, Astiné ; il a connu des émotions qu'on ignore toujours dans une petite ville et que même un Parisien à sa place n'eût pas éprouvées. Je ne me méprends pas sur la pensée de Barrès. Ce qu'il regrette, c'est qu'on dépeuple la terre hospitalière des provinces pour envoyer à Paris, pêle-mêle, les plus débiles et les plus forts. Je sais que les plantes trop faibles dépérissent dans un autre sol. Sans doute. Mais n'oublions pas les jeunes gens qui dépérissent dans leur village, et qui dans la grande ville auraient trouvé, je ne dis pas le talent ou la gloire, mais la vie, l'activité, le bonheur. Ils ne sont que sept dans la classe pour suivre les conseils de Bouteiller, et tous les enfants ne vont pas au lycée et n'ont pas Bouteiller pour maître. Barrès ne veut voir que ceux qui sont partis, mais ceux qui restent ? D'ailleurs ces jeunes Lorrains que l'Université attire vers une vie plus périlleuse, d'autres forces les retenaient, non pas des forces variables avec les constitutions et les mœurs, mais des forces constantes et éternelles : l'amour du sol, la tendresse des parents, la tranquillité d'un foyer modeste. Il fallait un instinct puissant pour en triompher.

— Cependant, dis-je, Racadot et Mouchefrein sont partis ; ils se sont établis dans une vie nouvelle alors qu'ils étaient trop faibles pour y réussir ; et ils en sont venus à la misère et au crime.

— Et pourquoi, répondit vivement Goethe, fallait-il que Mouchefrein restât photographe, et Racadot clerc d'avoué ? Ceux-là aussi devaient partir du moment qu'ils en sentaient l'envie. Racadot ne m'intéresse pas moins que Suret-Lefort. Il pouvait réussir aussi bien que lui, et même sauriez-vous exactement me dire pourquoi Racadot ne réussit point ? Assurément ce n'est pas sa

faute. Il tombe parce qu'il est mal servi, presque trahi par ses amis, qui dans l'affaire du journal font montre du plus cruel égoïsme ; il tombe surtout parce qu'il n'est pas assez riche. Voilà donc la conclusion la plus forte qu'on puisse tirer du roman de Barrès, c'est que notre état social est illogique, et contradictoire, que la société ne nourrit pas ceux qu'elle attire, que, tandis que le riche prospère, les pauvres meurent. Mais ils meurent partout, à Neufchâteau et à Nomeny aussi bien que sur la butte Montmartre. Je vois bien qu'on a trompé ces enfants en les faisant venir à Paris ; on leur a caché que la vie était injuste et cruelle, mais elle ne l'est pas seulement à Paris. Si Racadot et Mouchefrein étaient restés bien sagement dans leur village, on leur aurait donné la maigre pitance qui calme la faim, comme à la chèvre qui ne broute que quand elle est bien attachée. Ils ne seraient pas morts de faim ; mais appelez-vous cela vivre ; ne vaut-il pas mieux mourir en une fois ? Non, mon enfant, comprenez-le bien. Ce sont les inégalités sociales plus que les différences de caractère qui condamnent Racadot à une vie différente de celle de Sturel ou de Saint-Phlin. Et si l'on devait tirer une conclusion des Déracinés, il ne faudrait pas s'en tenir à des réformes politiques, c'est tout le procès social qu'il faudrait instruire et dresser. Mais, songez-y, quels sont les plus solides soutiens de la société, sinon la famille, la commune et la province ?

Chacun de ces groupements soutient l'autre, et c'est cette harmonie qui fait la solidité de l'édifice. Même s'il est malheureux, un homme qui vit chez lui, environné de ses parents, dans la maison où est né son père, est enclin à penser que tout va bien dans le monde. Cette tendance à vivre chez soi n'est déjà que trop forte. Si nous la fortifions encore, personne ne partira plus. Chacun restera à la place où l'a déposé la Providence et le monde res-

tera ce qu'il est. Or il faut qu'il change, et le livre même de Barrès n'est qu'un long exemple, une longue preuve de cette nécessité.

Goethe avait prononcé ces paroles avec une extrême vivacité. Il se leva, marcha au travers de la chambre à plusieurs reprises, puis vint s'asseoir près de moi sur le canapé de tapisserie qui est entre les deux fenêtres. Il restait silencieux, presque rêveur, et, en l'observant à la dérobée, j'eus l'impression qu'il suivait dans sa mémoire quelques souvenirs lointains, mais toujours vifs. Puis il se remit à parler, mais d'une voix plus basse et légèrement altérée.

— Je me souviens, dit-il, du jour où je suis parti pour l'Italie. J'étais à Weimar ; mais je passai quelques semaines à Francfort avant de partir. Ma mère pleurait dans la chambre ; elle me dit qu'elle était vieille et malade et me supplia de ne pas entreprendre un aussi long voyage. Puis elle comprit que mon départ était nécessaire, et vint me le dire elle-même en m'embrassant. Si elle m'avait aimé d'une façon plus égoïste ou si je l'avais aimée davantage, je n'aurais pas quitté l'Allemagne. Ma vie entière en eût été changée et amoindrie. Car, aujourd'hui que je puis contempler derrière moi ma vie entière, je sens clairement que mon devoir véritable était de partir.

— Et cependant, dis-je, vous n'avez vécu ni en Italie, ni même à Francfort. Mais vous voici à Weimar depuis bien des années, dans une ville modeste, où la vie fait peu de bruit.

— Pourtant, dit Goethe avec douceur, je suis aussi un déraciné. C'est se déraciner que changer même de village. Il est vrai que Weimar est une petite ville, plus petite que Francfort où je suis né. Mais, du moins, je ne suis pas resté prisonnier des liens natu-

rels qui enchaînent la plupart des hommes à leur famille ou à leur toit. J'ai ce bonheur de savoir détourner mon âme des émotions trop vives, et ainsi j'ai toujours eu le courage de partir. Mais combien, plus pitoyables, plus sensibles, ont été les victimes de leur cœur. Nous pouvons nous tromper, sans doute ; nous pouvons nous laisser tromper aussi ; mais, quand la raison nous le conseille, il faut savoir partir, changer, choisir. Pour cela, il ne faut pas trop aimer ce qu'on quitte. On ne travaillera efficacement au bonheur des hommes qu'en relâchant tous ces liens que Barrès veut resserrer.

Àce moment Du Coudray entra, et, frappé de l'animation qui était peinte sur le visage de Goethe, il s'enquit du sujet de notre entretien. Goethe le mit au courant d'autant plus volontiers que Du Coudray a passé le mois dernier à Paris et s'est rencontré à plusieurs reprises avec Barrès qui est l'ami et l'allié de sa famille.

— Je suis heureux, dit Du Coudray, que le hasard de nos conversations ait mis Barrès sur ce sujet, car je lui ai présenté des objections analogues, et j'ai retenu sa réponse presque mot pour mot.

« Je voudrais, m'a dit Barrès, vous faire comprendre dès maintenant ce qui ressortira par la suite.

« Je n'apporte pas une solution, mais une discussion. S'il y a un bénéfice de mon œuvre, c'est qu'elle donnera une vue plus claire de l'état des choses.

« C'est un grand défaut français, normalien et oratoire de vouloir que celui qui pose les données d'un problème fournisse en même temps la solution… »

— En effet, interrompit Goethe, Barrès a raison. C'est un défaut bien français.

— « Et si, dans l'état de la question, il n'y a pas de solution ? — Voilà ce que peut fournir la recherche consciencieuse de la vérité : montrer que dans la donnée du jour, ni Taine, ni Napoléon — ni le traditionalisme, ni le jacobinisme — ne sont une pleine solution. »

Alors ? ai-je dit à Barrès.

« Alors ? m'a-t-il répondu. — Eh bien ! c'est une maladie, mais il y a la vie, demain la guérison, demain peut-être le pire.

« Je sais, a-t-il ajouté, que je prête à l'objection, parce qu'on me sait des préférences politiques. Mais la politique intervient peu dans un livre qui eût été plus artistique si je n'avais eu des préoccupations d'analyse avant tout. »

— Je ne suis pas surpris que Barrès se soit exprimé ainsi, dit Goethe, mais, à mes yeux, le traditionalisme n'est même plus une solution provisoire et incomplète. Ce qui est vrai, c'est que nous sommes dans un moment de l'histoire où la vie est si dure, si injuste, que, par comparaison, tous les états antérieurs peuvent sembler moins détestables. Aussi fortement que l'avenir, le passé pourrait humilier le présent. Je ne doute pas que dans la vie féodale on n'ait été plus sûr, plus tranquille qu'aujourd'hui. Mais chaque siècle a sa tâche dont les autres ne sauraient s'acquitter pour lui. Il est clair que Barrès, dans cette confrontation avec ce qui fut, n'a cherché qu'une lumière plus vive à projeter sur ce qui est. Mais une maladie nouvelle exige de nouveaux remèdes. D'ailleurs, je dois reconnaître que le personnage de Remœrspacher me rassure extrêmement, et surtout la prédilection que Bar-

rès paraît montrer pour ce personnage. Celui-là n'est pas attaché à la tradition par un entêtement conservateur ou par un instinct animal, mais par la raison, par un véritable esprit philosophique.

Nous restâmes tous trois silencieux pendant quelques instants. J'étais heureux de voir Goethe en si bonne disposition, et je me confirmais tout bas dans mon sentiment personnel d'admiration pour l'œuvre de Barrès. Mais Du Coudray, qui semblait soucieux et presque ému, dit tout à coup.

— Pourtant il est doux d'avoir sa terre, sa maison dans son village, et de mourir sous le toit où son père est mort.

— Oui, dit Goethe, j'aimerais aussi mourir dans la maison de mon père, mais je veux vous dire dans quelle pensée. J'aimerais que ma vie retrouvât ses origines, que ma vieillesse se terminât où s'est écoulée mon enfance, que mon existence s'achevât et vînt rejoindre la vie universelle au même point où elle s'en est détachée. Mais je ne connais pas cette piété familiale qui attache tant d'hommes à une maison. C'est une cause de faiblesse pour l'humanité entière ; c'est le grand obstacle aux changements nécessaires dans l'humanité. Non, je ne puis m'attacher aux formes usées et mortelles de la vie. Ce n'est pas là ce que je veux avoir de commun avec nos pères. Ce que je veux partager avec eux, c'est l'amour de la Vie, de la Vérité et de la Raison. Il faut se mettre en harmonie avec les lois profondes de l'Univers, et non pas avec les préjugés et les habitudes qui en voilent le véritable sens. Il faut chercher ce qui est la vérité de notre caractère et de notre temps, comme nos pères l'ont fait, eux aussi, pour leur temps à eux. Il faut réaliser ce qui est juste dans notre moment de l'humanité. La vérité grandit et s'enrichit d'âge en âge ; mais il faut la recréer

nous-mêmes ; nous ne la trouverons pas dans le testament de nos pères toute faite et prête à servir.

C'est pourquoi je préfère mourir ici, dans la patrie que je me suis choisie, dans la maison que j'ai bâtie, au milieu des tableaux et des gravures que j'ai choisis moi-même, et non pas un aïeul plein de goût. Je mourrai fier de n'avoir jamais déposé dans le monde une pensée qui ne fût entièrement la mienne, et une vérité que je n'aie conçue de toute mon âme comme ma vérité. J'ai aimé le passé, j'ai cherché à le connaître et à le comprendre ; mais si la Nature est harmonieuse et régulière, elle veut enrichir toujours ses fins. La Raison ne peut s'arrêter, elle étendra sans cesse son empire, et l'amour sincère de la Justice et de la Raison est le lien véritable, la seule chaîne légitime entre les générations…

Goethe parla longtemps ainsi et nous l'écoutions encore, avec l'émotion que chacun peut comprendre, lorsque son fils et Ottilie entrèrent, et la conversation prit un autre cours.

8

avec Eckermann

Vendredi, 24 août. — Goethe, en feuilletant, devant moi, le premier Faust, s'est arrêté devant un passage de la scène où Méphistophélès, grimé en docteur, reçoit un jeune étudiant : « Méphistophélès. — Et quelle faculté choisissez-vous ? — L'Écolier. — Je souhaiterais de devenir fort instruit, et j'aimerais assez à pou-

voir embrasser tout ce qu'il y a sur la terre et dans le ciel, la science et la nature. »

J'ai voulu donner là, dit Goethe, une formule fraîche et juvénile de l'enthousiasme scientifique. Tout savoir ! C'est ainsi que peut s'exprimer à dix-huit ans un jeune homme probe et sain, heureusement doué pour la vie. Dans le langage que je lui prête, je n'ai mis aucune ironie. Mais c'est la vie qui se chargera de décevoir son rêve chimérique avec une ironie plus amère que celle de Méphistophélès. Tout savoir ! Oui, dans la première jeunesse, nous voulons aspirer à longs traits, comme un puissant philtre magique, tout ce que recèle le savoir humain. Nous voulons « embrasser la terre et le ciel, la science et la nature ». Si un seul fait reste ignoré, une seule notion confuse, tout est perdu ; c'est le sens même de la vie qui s'obscurcit et nous échappe. Mais l'état de la civilisation ne le permet plus. Dans la science, comme dans toute autre branche de l'activité humaine, la division du travail est devenue nécessaire. Le progrès est si multiplié, si rapide, qu'avant d'avoir épuisé un ordre de connaissances, il faudrait déjà reprendre ce que nous avons appris, et recommencer. C'est le tonneau des Danaïdes. Une vie d'homme suffit à peine pour se rendre maître de quelque domaine restreint de l'archéologie ou de la botanique. Voyez ce que deviendra là dedans mon malheureux écolier.

— C'est là un phénomène nouveau, dis-je, et particulier à notre temps. Mais puis-je vous demander comment vous l'appréciez ? Au point de vue moral, cette division du travail scientifique aura sans doute des conséquences importantes.

— Plus importantes que vous ne le sauriez croire, dit Goethe. Voyez : Un Léonard de Vinci, un Descartes, un Leibnitz, ont su

tout ce que l'on pouvait savoir de leur temps. Chacun de ces grands hommes était comme une encyclopédie animée, et si quelque catastrophe imprévue eût anéanti d'un coup les collèges, les laboratoires, les bibliothèques, il aurait pu reconstituer à lui seul presque tout l'avoir de l'humanité. Aussi de leur temps ne pouvait-on concevoir la science comme indépendante de la philosophie ; un progrès des mathématiques, par exemple, se traduisait aussitôt en une nouvelle conception philosophique, et inversement. La physique et la métaphysique n'étaient pas pour eux des études distinctes, mais les parts vivantes d'un même tout, et c'est à ce tout qu'ils s'efforçaient ardemment d'atteindre. Songez aux vieux savants grecs, à un Pythagore, à un Aristote et vous comprendrez encore mieux ma pensée. La science jusqu'à nos jours fut une métaphysique, un poème, un hymne mélodique à l'Univers ou la Divinité. Elle révélait, elle livrait vraiment l'univers à l'homme. Elle élargissait sa pensée à la mesure des forces naturelles : l'élan du cœur, l'inspiration religieuse accomplissaient et multipliaient tout effort de la raison. On sentait alors l'unité du monde ; on cherchait le sens de la vie universelle. L'âme humaine se dressait debout devant la création, et, ouverte comme au souffle de l'Océan, elle en aspirait la palpitation infinie. Tout cela, nous l'avons oublié maintenant. Nous avons oublié que cet univers infini est une unité vivante : que tout homme est une part active, solidaire et responsable de cette vie illimitée qui l'enveloppe. Nous l'avons oublié, et ce n'est plus la science qui nous en fera souvenir. Au lieu de nous livrer ce vertige animé du Vrai, elle nous donnera un caillou, une fibre végétale, ou la vertèbre cervicale de tel animal disparu.

Je me souvins des propos que Goethe avait tenus, la nuit précédente sur la terrasse de son jardin, devant le ciel étoilé, et l'on

devine quelle suite de réflexions intérieures l'avait conduit à notre conversation. Je lui demandai alors si, tout en reconnaissant que nul ne peut plus prétendre à l'omniscience, il ne serait pas louable, fécond, de conserver au moins une curiosité universelle.

— À cela seul l'existence se perd, dit Goethe. On se condamne à ne pas laisser une œuvre. Songez-y : la vie est bien courte. Et puis, ce n'est pas seulement le temps perdu ; mais l'homme curieux qui aura voulu maintenant se composer une vue d'ensemble du savoir humain, de l'art, de la littérature, cet homme-là aura porté en lui l'esprit critique à un point de développement excessif. Son travail personnel ne pourra plus le satisfaire ; il abandonnera tous ses projets, l'un après l'autre, parce que sa mémoire lui aura servi trop de souvenirs, trop de comparaisons humiliantes… Vous devez bien me comprendre, Eckermann, ajouta-t-il en souriant et en me tirant l'oreille. C'est votre portrait que je dessine en ce moment.

Il est vrai que j'ai souvent confié à Goethe cette hésitation peureuse qui me fait abandonner l'un après l'autre tous mes plans de travail. Mes scrupules m'arrêtent durant quelques jours, et puis alors c'est mon idée même que je sens flétrie et morte. Certes, il faudrait penser aux autres avec moins de curiosité, et avec plus de vigueur à soi-même. J'ai senti que Goethe avait raison. Peut-être est-ce pour cela que son allusion familière m'a gêné, car je lui ai répliqué avec une certaine aigreur cachée :

— Mais à quoi n'avez-vous pas touché vous-même ? La nomenclature du Docteur Faust ne serait guère plus copieuse : Histoire, Mathématiques, Physique, Théologie, Orientalisme… Cela

a-t-il empêché Votre Excellence de devenir le plus grand des poètes allemands ?

— Halte-là ! dit Goethe, d'abord ce n'est pas là tout ; j'ai délaissé bien des choses. Mais ne vous laissez pas tromper ainsi par mon exemple. Vous me comprenez bien mal. Comme un bon ouvrier, j'ai voulu remplir de mon mieux la tâche qui m'était départie, et, pour cette fin, j'ai profité de tout ce que m'offrait la vie. Mais toujours j'ai tout ramené à mon œuvre poétique, la seule qui m'intéressât jusqu'au fond de mon âme, la seule pour quoi je me sentisse né. Certes j'ai aspiré bien des émotions, bien des connaissances qui pouvaient y sembler étrangères, mais, en fin de compte, elles s'y rapportaient, elles en devenaient la matière fécondée. C'est ainsi que l'abeille fait le miel…

Et puis, mon cher enfant, n'oubliez pas autre chose. Mes excursions scientifiques, ma culture de critique, d'archéologue ou d'érudit sont d'assez fraîche date. J'étais déjà fortement engagé dans ma voie propre, et rien ne pouvait plus m'en écarter. L'effort et le succès m'avaient aussi donné confiance. Mais, si je m'étais dépensé ainsi dès le début de ma vie, je n'aurais jamais écrit Werther. Alors j'étais un simple paresseux ; je courais les filles ; je buvais de la bière au cabaret ; je faisais des armes comme Laerte en personne. Et puis nous allions nous promener dans la campagne jusqu'au lever du soleil.

Goethe, ici, tomba dans une rêverie qui l'absorba peu à peu, et se prolongea durant quelques instants. Sans doute était-il occupé d'images agréables ; ses yeux et sa bouche entr'ouverte souriaient. Je supposai que les charmantes amies de sa jeunesse vivaient à nouveau devant son regard, Gretchen peut-être, ou cette fière Lili qui, d'un revers de main, à table, balayait tout devant

elle, fleurs, cristaux et porcelaines, si quelque convive avait prononcé un mot déplaisant. Et Goethe sentit apparemment que je tenais le fil de sa rêverie. Car il tourna vers moi son sourire, et referma vivement les yeux.

— Aucune ne ressemblait à l'autre, dit-il, et l'amour que j'ai porté à chacune d'elles différait aussi. Pourtant je les ai toutes aimées. Mais j'étais jeune, et ce temps est loin…

La pluie tombait depuis le matin, fine et tiède, mais en cet instant elle était presque cessée, et un timide rayon de soleil tâchait de percer l'ombre des tilleuls.

— Descendons au jardin, dit Goethe. Nous y continuerons notre conversation plus à l'aise, — et j'aime à respirer l'odeur de la terre mouillée.

Nous sommes descendus en effet, et nous avons marché lentement par les allées détrempées.

— Nous nous sommes écartés de notre sujet, a dit alors Goethe, ou du moins nous avons paru nous en écarter. Mais je désire le reprendre, car il mérite qu'on le parcoure à petits pas comme une allée familière. Oui, je déplore que la division du travail scientifique ait enlevé au savant cette contemplation totale de l'univers qui ennoblit la pensée humaine, qui rappelle à l'homme sa place véritable dans la création, qui inscrit dans son cœur le sens de sa vie. Je vous ai dit d'autre part que pour tous les hommes qui sont destinés à un effort personnel de création, qui sont nés pour laisser après eux une œuvre concrète, tangible — particulièrement une œuvre d'art — l'ivresse de savoir, la curiosité fiévreuse de comprendre sont une tentation funeste qu'il faut repousser. Tout cela s'ajuste et se lie avec un certain nombre

d'idées encore imparfaites dans mon esprit, qui ne vous apparaîtront peut-être que comme de vagues pressentiments, mais que je veux néanmoins vous confier.

La contemplation de l'univers dans son essence, la perception du lien qui unit notre vie à la sienne — et cela jusqu'à sentir battre notre cœur dans chacune de ses pulsations créatrices, — sont les pensées les plus élevées que puisse nourrir notre raison. Pourtant les voilà aujourd'hui étrangères, presque hostiles aux fins de l'art ; les voilà interdites au savant par les conditions présentes de la science. J'en tire cette conclusion, que le rôle de l'art et de la science dans la pensée, dans la vie humaine n'est déjà plus et ne doit plus être le même, et que leur règne est à son déclin…

Je ne pus ici retenir un geste et une exclamation de surprise et je considérai Goethe avec toutes les marques d'une profonde stupéfaction.

— Voilà un langage qui vous étonne, n'est-il pas vrai, et particulièrement dans ma bouche. Mais réfléchissez. Nous ne voulons, ni vous ni moi, être dupes des mots. Sans doute l'émotion du beau ne se flétrira jamais sur cette terre. Mais ce n'est pas seulement pour les émotions qu'il nous procurait que nous avons cultivé et adoré l'art. C'est que nous sentions que le progrès de l'art était le progrès de la civilisation elle-même : c'est par là que nous tâtions le pouls de l'humanité. L'effort des artistes vers le beau et vers l'utile, la diffusion élargie de leur œuvre, l'efficacité de leur pensée étaient pour nous la plus juste mesure de l'activité humaine. — Mais qui vous dit qu'il doive en être ainsi désormais ; qui vous dit que les états futurs de la civilisation ne se manifesteront pas par d'autres signes ? De ce côté le meilleur

est fait, et par ailleurs il reste encore tout à faire. C'est pourquoi la sève de l'humanité se retire peu à peu de l'art.

— Et pour la Science, dis-je, tiendrez-vous le même langage ?

— Oui, dit Goethe gravement. Je me persuade tous les jours que le rôle fécond de la science touche à son terme.

Ce rôle était d'asservir l'univers à l'homme. Et je crois que le moment approche où elle aura épuisé sa tâche, dans la mesure où l'a permis le Créateur. De quoi s'agira-t-il alors ; à quoi devra s'appliquer l'activité humaine ? à répartir équitablement entre les hommes les richesses accumulées par la science, la puissance conquise sur la nature. Et à cela, la science elle-même ne peut rien. Ce jour-là, elle ne sera plus la vie féconde de la raison ; elle ne lui servira plus que de jeu ou d'exercice… Tenez, avez-vous entendu ce que me disait l'autre jour Meyer ? Selon lui, depuis dix ans, les mathématiques n'ont fait que des progrès purement fictifs… Les mathématiciens ont passé leur temps à résoudre des difficultés qu'ils se posaient à eux-mêmes, et dont la solution n'était susceptible d'aucune application pratique. Eh bien ! ce n'est là qu'un jeu d'esprit, et non plus cette Science sainte dont nous nous étions fait une religion… En vérité, il faudra que nos enfants se créent une religion nouvelle…

Mais, en cet instant, le domestique qui nous cherchait à travers le jardin, nous avertit que le diner était servi et que les enfants de Goethe nous attendaient pour s'asseoir à table.

Précisément Meyer est venu après le dîner et Goethe m'a chargé de lui résumer notre conversation de la soirée. Il m'a écouté avec une attention extrême, a réfléchi quelques instants, puis il a dit :

— Mettons-nous bien d'accord. Voici les conclusions auxquelles il me semble que vous étiez parvenus : 1 La certitude que l'Univers est une unité vivante, et que l'homme est une part vivante de cette unité, doit pénétrer le cœur et la raison de tout homme supérieur ; 2 Il ne faut point que ce soit là une idée vague, purement sentimentale, mais une notion claire, nourrie par la culture et l'expérience scientifique ; 3 Aujourd'hui, et en raison de la division du travail scientifique, le savant spécialiste ne peut acquérir cette notion, puisque, au lieu de dominer l'horizon du haut d'un observatoire, il est enfermé dans les bornes du petit domaine qu'il bêchera jusqu'à sa mort ; 4 De même, en raison de la multiplicité des résultats auxquels cette division du travail a conduit, la curiosité, même superficielle, de ces résultats est interdite à l'artiste… Est-ce cela ? Si j'ai bien compris, nous sommes d'accord jusqu'à présent, car j'admets pleinement chacun de ces principes.

— Eh bien ! dit Goethe, j'en suis ravi.

— Oui, répondit Meyer, mais ce qu'il ne faut pas oublier, c'est qu'il a existé, qu'il existe encore des hommes qui sans se vouer à une œuvre personnelle, sans s'attacher proprement à aucune recherche, se sont précisément donné pour tâche de pénétrer chaque science spéciale jusqu'au point où ses résultats peuvent servir à la connaissance générale de l'Univers. Ils sont une encyclopédie vivante, mais une encyclopédie raisonnée, unifiée — filtrée, si je puis dire — disposée harmonieusement en un seul entendement. De tels hommes sont vraiment le microcosme. Ils représentent la conscience réfléchie de l'Univers en un moment déterminé de son existence. Nous avons connu l'un et l'autre des

hommes de cette sorte. Et il me semble que Herder, par exemple, en était le type achevé.

— Parfait, parfait, dit Goethe en battant des mains. Vous n'imaginez pas, mon cher Meyer, à quel point vos paroles me plaisent. Vous devancez exactement ma pensée. Mais continuez, de grâce. Eh bien ! que pensez-vous de ces hommes de la race de Herder ?

— Je pense, dit Meyer un peu embarrassé, qu'ils sont des hommes élevés, sages, dignes d'envie et d'admiration, des exemplaires particulièrement purs, de beauté morale et d'intelligence. J'admire leur désintéressement, puisqu'ils connaîtront rarement la gloire ; si par hasard elle les touche, elle leur sera venue, comme à Herder, par surcroît ; pour la plupart ils laisseront un nom ignoré de l'avenir et de leurs contemporains eux-mêmes. Mais je les envie parce que je considère que leur conduite, dans cette vie, donne presque sûrement la satisfaction de soi-même, c'est-à-dire le bonheur…

— Est-ce là tout ? dit Goethe en souriant.

— Mais…, dit Meyer…, mais… il me semble.

— Il me semble à moi, dis-je alors, qu'on peut envisager la question à un autre point de vue.

— Et que direz-vous, me dit Goethe ?

— Je crois, dis-je, que ces hommes exercent une influence particulière sur leurs contemporains, et, bien qu'ils ne soient pas proprement des savants, sur les progrès mêmes de la science.

Goethe m'encouragea d'un sourire : — Très bien. Parlez, mon enfant, parlez.

— Oui, dis-je, les hommes que M. Meyer vient de définir sont, avant tout, selon moi, des critiques. Ils n'ont pas pénétré assez avant les connaissances humaines pour prétendre à l'omniscience, mais assez loin pour acquérir un jugement presque universel. Nul ne saura mieux qu'eux éclairer, guider, conduire. Heureux les jeunes gens qui tomberont dans leur sphère d'attraction. Ils marqueront à chacun sa tâche, et rien n'est plus malaisé que d'assigner à un jeune homme la tâche qui lui convient. Ils rendront les fautes sensibles, et en même temps profitables ; le plus précieux des encouragements sera le leur… Je passe à leur action sur la science. Et je crois qu'il faut remarquer que les diverses branches de la science ne s'étendent pas avec la même force de développement. Sans doute elles sortent de principes communs. Sans doute leur réaction est perpétuelle et réciproque. Mais il faut tenir compte des circonstances, qui sont changeantes, et du génie humain qui n'est pas égal. Eux, cependant, qu'ils en aient conscience ou non, rétablissent le niveau, font l'équilibre. Au spécialiste, enclos dans son travail étroit, ils pourront livrer, des vues d'ensemble, des notions rationnelles sur la direction, sur le progrès des autres spécialités. Souvent ainsi grâce à une définition heureuse, à une comparaison, ils aideront à transformer en une conquête universelle ce qui n'était, en son premier état, qu'une découverte de détail. Ils sont à la Science, si je puis dire, ce que sont à l'industrie les Expositions, où chacun choisit, dans l'effort des autres, ce qui peut perfectionner le sien…

J'étais fort satisfait de moi, car il est rare que Goethe me laisse parler sans m'interrompre, et, en effet, il loua mon improvisation. Mais après un silence méditatif que ni Meyer, ni les enfants de Goethe, ni moi, n'osâmes troubler, lui-même éleva la voix avec une émotion peu commune :

— Vous avez tous deux émis des pensées justes. Meyer a ouvert le débat avec sa finesse ordinaire, et vous, Eckermann, vous avez été sensé, sérieux et droit. Mais vous n'avez pas pénétré assez loin, mon enfant. À des hommes qui sont, ou seront, les seuls détenteurs du secret essentiel de ce monde, sera nécessairement réservée, comme autrefois au Savant ou au Poète, la fonction capitale des sociétés. Cette fonction est encore mal définie ; et, dans l'état présent des choses, on ne la conçoit qu'obscurément, parce que la civilisation générale n'en est pas encore à la hauteur où nous nous sommes élevés. Mais quand les sociétés humaines seront menées par la raison, ou chercheront à se conduire selon la raison, quand il s'agira de réaliser le bonheur de l'humanité par la justice, l'harmonie des individus par la liberté… alors on se tournera vers « ces hommes de la race de Herder » puisqu'un autre nom nous manque — et on leur dira : « Venez : soyez nos chefs ; la raison humaine veut se libérer de l'ignorance des vieux âges. Quelle qu'ait pu être la tâche du passé, nous pressentons la tâche d'aujourd'hui. Vous vous êtes placés au centre du travail humain ; vous seuls communiquez encore avec la vérité centrale de l'univers ; dirigez-nous dans la tâche centrale de l'humanité. »

Ce sont, disiez-vous, les « critiques », Oui, pour aujourd'hui. Ce seront les « politiques », demain ; — car demain la constitution juste de la Cité redeviendra, comme au temps d'Aristote et de Platon, la tâche suprême, l'achèvement du travail humain.

Renan a écrit que, dans les états prochains de la civilisation, c'est aux savants que serait réservé le gouvernement des hommes. Je me place bien loin de cette pensée de Renan. Il pensait, lui, aux mathématiciens, ou aux chimistes ; il s'imaginait, avec la légèreté qui lui fut ordinaire en ces questions, que les lois d'une Société juste se résoudraient comme une équation ou se trouveraient cristallisées au fond d'une cornue. Les « politiques » ne seront pas des savants, puisque, seuls entre les penseurs, ils auront su échapper à cette division du travail qui est devenue la condition même de la science. Et les lois de la société future ne seront pas une trouvaille de hasard, faite un beau jour au fond d'un laboratoire, mais l'ensemble de la science réalisée, la synthèse de ce que peut admettre et ordonner une raison probe dans l'immense matière du savoir humain.

Et certes, comme l'harmonie de cet univers est indissoluble et continue, comme rien de ce qui valait la durée ne s'y peut perdre, comme ce qui l'enrichit est éternel, la pensée d'un Shakespeare, d'un Spinoza ou d'un Newton se retrouvera dans l'âme future des hommes, tout comme dans notre âme à nous, — pure, efficace et féconde. Pour l'œuvre de l'avenir, aucun effort passé n'aura été vain ; mais le temps aura mis chaque chose à sa place vraie ; il aura subordonné les Moyens à la Fin enfin découverte… L'idée de l'Homme, du bonheur, de la justice humaine, enveloppera, expliquera tout, comme fit l'idée chrétienne pour les penseurs ou pour les peintres du moyen âge. C'est la religion dont je vous parlais tout à l'heure… pour nos enfants. Aux « hommes de la race de Herder » il appartient de la prêcher avec une foi prophétique, et de nous montrer, pour la première fois, le monde conquis, non plus par la Force ou par le Miracle, mais par la Justice et la Raison.

...Il était tard quand nous quittâmes Goethe. « À mon départ, il m'embrassa le front, ce qu'il ne faisait jamais. »

9

Nouvelles Conversations avec Eckermann

11 septembre. — Les journaux français annoncent que trois officiers juifs ont donné leur démission par suite des procédés insultants de leurs camarades. On leur avait refusé d'ailleurs un avancement légitime. Cette nouvelle a éveillé en moi une vive indignation, mais Goethe n'a pas paru la partager entièrement.

— Assurément, dit-il, rien ne peut me sembler plus sot, plus méprisable que les polémiques de presse et les insolences de mess qui déterminent de tels scandales. Je penserais ainsi même si j'étais l'ennemi des Juifs. Chez nous, de par la loi, ils ne peuvent être officiers, et je ne vois pas que leur race soit moins prospère ou moins puissante. C'est de la vexation en pure perte ; elle n'en est que plus choquante. Je plains aussi, et de tout mon cœur, les braves gens que la nécessité matérielle de leur existence retient au milieu de ces grossièretés basses et impunies. Néanmoins je n'ai jamais été fort alarmé par les faits que relaient les journaux, car je les juge sans gravité réelle et je crois qu'ils resteront sans conséquences.

— Ils démontrent pourtant, répondis-je, que la France est restée dans un état dangereux de passion et d'injustice : l'histoire prouve à quel excès de barbarie de tels sentiments peuvent monter.

— Que craignez-vous, dit Goethe, une Saint-Barthélémy des Juifs ? Ce souvenir est tragique, mais il ne m'épouvante nullement. À cette époque, la moitié de la France était protestante et aujourd'hui les Juifs ne forment pas la cinq centième partie du peuple français : ce n'est pas assez pour que chaque chrétien ait à portée de la main un Juif à détester, et peut-être à dépouiller. Dans un tel état, on ne peut créer la haine que par des moyens artificiels : et elle reste théorique et vaine. N'oubliez pas non plus que les Sémites sont, presque en totalité, groupés dans les grandes villes. Or, les ouvriers des villes ne se laisseront pas aisément fanatiser par des fables absurdes, et d'ailleurs ils se méfient beaucoup plus des Antisémites que des Juifs.

— Vous n'admettez donc pas que l'antisémitisme puisse devenir dangereux ?

— Si, en Pologne, en Galicie ou en Roumanie ; à Alger même si vous voulez : mais pas en France. Ce n'est là qu'un sentiment factice, et je vous en donnerai pour preuve que son origine n'est pas populaire, mais mondaine. Il est né dans les grandes cercles et sur les champs de courses. Ce qui naît là ne va pas loin.

Je suis demeuré un peu surpris. Mais Goethe a poursuivi, en s'échauffant peu à peu. Il pense que, quoiqu'il puisse arriver, les Juifs français n'ont rien à craindre. Il est certain, dit-il, que la France est au début de grandes luttes civiques. Mais si les curés sont vaincus, ils auront assez de penser à eux-mêmes. S'ils triomphent, leur victoire passera bientôt sur la tête des Juifs, qui ne les gênent guère en réalité, alors qu'ils ont à détruire tant d'institutions dangereuses ; les lois scolaires, les droits sur les congrégations, le mariage civil et le divorce leur importent bien autrement que Rothschild. Goethe a encore envisagé la question

d'un autre point de vue. Supposons une révolution en France, a-t-il dit. Si elle amène au pouvoir un gouvernement capitaliste, quel qu'il soit, empire, royauté ou dictature, il ne pourra se passer du capital juif. Si de la révolution au contraire doit émerger l'État collectiviste, eh bien ! les Juifs ne seront pas plus dépouillés que les autres par la commune expropriation.

J'ai été frappé de ces arguments, mais je ne pouvais m'empêcher de penser qu'en attendant ces officiers démissionnaires étaient fort à plaindre. Je le dis à Goethe. Qui nous garantit, ajoutai-je, que demain il n'en sera pas de même pour les magistrats, pour les préfets… ? Où sera la liberté promise aux hommes, l'égalité garantie entre les citoyens ?

— Puisque cette question vous tient à cœur, a répondu Goethe en souriant, je vous dirai franchement toute ma pensée. Ces fonctionnaires, civils ou militaires, ont choisi leur carrière à leur gré ; ils l'ont embrassée librement. Dès lors ils doivent subir, sans s'étonner, des événements qui en sont la suite même. Qui ne sait, en entrant dans les fonctions publiques, qu'il sera courtisé ou méprisé de ses camarades, pour des motifs où le mérite personnel n'entre pour rien ? Ces officiers juifs s'étonnaient-ils autrefois d'être adulés s'ils étaient riches et prêtaient aux autres leurs beaux chevaux, ou s'ils étaient bien en cour et influents près du ministre ? Non, ils trouvaient cela naturel. Il n'est pas plus extraordinaire qu'on se détourne d'eux à présent. Si ces messieurs souhaitaient d'être considérés selon leur valeur individuelle, ils n'avaient qu'à choisir un autre milieu et une autre vie.

De même pour l'avancement. L'avancement est toujours accéléré ou retardé pour d'autres raisons que l'intelligence et l'aptitude professionnelle. Il y a trente ans, dans les fonctions pu-

bliques de tout ordre, les conservateurs prospéraient, il y a quinze ans les républicains, aujourd'hui les ralliés sont les maîtres ; mais le sort du fonctionnaire est entraîné toujours par ces courants généraux qui se contrarient et se succèdent. Cela est dans l'ordre. Vos amis l'ignoraient-ils ? Non, mais probablement ils se disaient tout bas qu'ils sauraient bien nager jusqu'au bout dans le courant favorable… On doit pourtant savoir supporter la perte quand on aurait accepté le gain… Ces accidents entrent dans la définition même de la carrière qu'ils avaient choisie. S'ils n'étaient pas d'humeur à les supporter, qu'allaient-ils faire dans cette galère ?

Goethe a dit encore : Trop de Juifs s'étaient précipités à la fois dans les fonctions publiques ; il n'est pas mauvais qu'ils s'en écartent, fût-ce à leur corps défendant ; l'état du fonctionnaire s'adaptait mal aux caractères fondamentaux de leur race. Ils contractaient aisément l'habitude d'une morgue sèche, impeccable et concentrée, qui rebutait. D'autre part, on réservait pour cette carrière tous les jeunes gens bien doués, ce qui constitue une pratique absurde. Les dons supérieurs de l'intelligence sont nécessaires au marchand, à l'industriel, au boutiquier, dans toutes les carrières où l'homme dépend de lui seul et porte seul le poids de ses résolutions ; ils ne sont d'aucun service au bureaucrate, civil ou militaire ; ils lui nuiraient plutôt. Pour réussir dans les fonctions publiques il suffit précisément de ces qualités moyennes de docilité, d'exactitude et de modestie que l'on réserve aujourd'hui pour la boutique ou pour l'atelier.

Réjouissons-nous donc pour les jeunes Juifs, a dit Goethe, si, même par l'effet d'actes fâcheux et de passions méprisables, ils sont rendus à leur droit chemin. Leur nature vraie sera sauvegar-

dée ; ils connaîtront cette joie de l'indépendance qu'une mauvaise distribution sociale refuse le plus souvent aux êtres supérieurs. Mieux adaptés à leur tâche, ils se trouveront plus libres et plus heureux ; ils pourront s'apprêter, avec une confiance joyeuse, au rôle que leur réserve l'avenir.

Nous sommes remontés dans le cabinet de Goethe, où se trouvaient Du Coudray et Soret, et la conversation est devenue générale :

— J'ai entendu, dit Goethe, le plus éloquent des Français discourir sur le rôle des Juifs dans le monde. J'ai retenu une expression magnifique, dont il se servit : « Ce sont, disait-il, les grands spoliés de l'histoire. » Ils ont imaginé le prophétisme qui se retourna contre leur race : ils ont créé le capitalisme qui veut aujourd'hui leur ruine ; ils ont inauguré l'internationalisme que demain les socialistes réaliseront.

— Certains historiens ne pensent-ils pas, demanda Soret, que la franc-maçonnerie, dont l'influence sur les révolutions du siècle dernier paraît prépondérante, fut organisée, à son début, vers l'époque de la Renaissance, par des rabbins cabbalistes.

— Je l'ai entendu soutenir, répondit Goethe. Mais, à mon sens, ce n'est encore qu'une hypothèse, plausible sans doute, mais insuffisamment vérifiée.

— Et sans doute, demanda Soret, vous estimez que l'action de la race juive sur les destinées de ce monde n'est pas épuisée.

— En effet, répondit Goethe, je pense ainsi.

— Dans quel sens cette action doit-elle, selon vous, s'exercer ?

— On ne peut pas hésiter, dit Goethe. À portée de nos mains, il n'est pas beaucoup de grandes tâches. Notre société vermoulue s'écroule. Un effort collectif ne peut plus guère s'employer qu'à en étayer les murs qui branlent ou à les ruiner à jamais.

— El vous pensez que les Juifs auront une part dans la destruction de La société présente, dans l'édification d'une société nouvelle ?

— Oui.

— Apparemment, cette prévision vous est inspirée par l'affaire D...

— Non. dit Goethe en souriant et en hochant la tête ; nullement.

— Pourtant, dis-je, nous avons vu tous les Juifs indignés par l'injustice obstinée commise à l'égard d'un des leurs ; ce n'est que par le secours des socialistes qu'ils ont fait triompher la vérité. Il est juste que, tôt ou tard, ils leur rendent l'aide qu'ils en ont reçue.

— Ce qui manque le plus au socialisme, observa Du Coudray, c'est l'argent. Mis au service du socialisme international, le capital juif ferait assurément de grandes choses.

— Et je crois aussi qu'il fera de grandes choses, dit Goethe, d'ici cinquante ou cent ans. Mais il est essentiel d'observer que si les Juifs interviennent dans la lutte sociale, ce ne sera pas parce que le capitaine D..., juif, a été mis au bagne injustement, mais bien pour obéir à leur instinct, à la loi naturelle de leur race.

— Il faut croire, en tout cas, répondit Soret, que cet instinct ne s'est pas encore clairement révélé dans la société juive de la finance. Lors de mon dernier voyage à Paris, j'ai fréquenté d'assez près tous ces gros banquiers. Votre prophétie les surprendrait fort. Le seul changement que j'aie observé en eux, c'est qu'ils étaient orléanistes avant l'Affaire D..., et qu'ils sont bonapartistes maintenant. Sans doute jugent-ils qu'un pouvoir plus fort les garantirait mieux des violences, et puis le Duc s'est laissé entraîner à des paroles, à des alliances imprudentes, dont le Prince s'est soigneusement gardé. Chez maint potentat de la Bourse on trouve, maintenant, en bonne place, le Mémorial de Sainte-Hélène, et les moulages du docteur Antommarchi.

— La vie de la race ne siège pas là, répondit Goethe. Cherchez-la parmi les prolétaires, chez les artisans habiles, chez les jeunes gens laborieux et généreux de la petite bourgeoisie. C'est de là que monte la sève.

D'ailleurs, tels qu'ils sont, les millionnaires juifs de la finance ne seraient point les adversaires obstinés de la Révolution. Ils ne sont point dangereux pour elle, quoi qu'ils en pensent. Ils céderaient les premiers ; ils céderaient dès qu'ils sentiraient la résistance inutile. C'est un des caractères de la race. Elle est clairvoyante ; elle sait prévoir. Accoutumée au danger, dressée par la persécution, elle perçoit avec un flair presque animal l'approche des cataclysmes révolutionnaires. Et comme elle fut toujours la plus faible, elle a appris à ne pas lutter contre les grands courants de l'histoire. C'est une grande vertu. Ne dussent-ils qu'en donner l'exemple, les Juifs joueraient par cela seul un rôle essentiel dans la destinée prochaine de l'humanité. Songez-y : ce qui fit sanglante la Grande Révolution ce fut précisément l'impuissance des

privilégiés à discerner en elle une force nécessaire, leur manque d'obéissance à l'inévitable, la résistance en pure perte, par point d'honneur. Nous qui souhaitons pacifique la Révolution prochaine, c'est peut-être à l'opportunité de l'abandon juif que nous devrons cette joie.

Les Juifs sont résignés. Ils ont supporté la dispersion, l'esclavage, la vie ingrate, le mépris, et, pendant tant de siècles, le labeur obscur perdu à des tâches imposées. Je crois qu'ils ne regretteront pas longtemps leur or. Ils se résigneront à la perte de leurs biens comme ils se sont résignés à la perte de leur temple et de leur patrie. Le ghetto souabe ou italien ne leur avait pas semblé trop cruel, la cité socialiste leur sera douce. Nul n'acceptera mieux qu'eux la répartition équitable des tâches et la loi commune du travail. Et à ce propos, voulez-vous entendre une grande vérité ? Nous autres Aryens, nous sommes gâtés par un préjugé absurde et qui pourrait tout retarder de beaucoup d'années. C'est le préjugé que certaines tâches sont honorables, ou même nobles, tandis que d'autres sont viles et dégradantes. Par le bienfait de sa vie passée, le Juif échappe à cette sottise dangereuse, dont il faudra que l'humanité se purge entièrement avant d'entrer dans ses voies nouvelles.

— Je ne doute pas, dit Soret, que les Juifs accepteront les grands changements que l'avenir prépare. J'admets aussi qu'ils donneront l'exemple de cette acceptation. Mais vous prétendiez bien autre chose. Selon vous, ils doivent compter parmi les ouvriers de la Révolution.

— Oui. dit, Goethe.

— Et pourquoi donc ?

— Je voudrais que mes raisons fussent plus fortes. C'est peut-être moins une certitude qu'un pressentiment. Dans la mesure où je discerne la poussée collective de leur race, c'est vers la Révolution qu'elle les mène. La force critique est puissante chez eux ; je prends le mot dans son acception la plus haute, c'est-à-dire le besoin de ruiner toute idée, toute forme traditionnelle qui ne concorde pas avec les faits ou ne se justifie pas pour la raison. Et, en revanche, ils sont doués d'une puissance logique extraordinaire, d'une audace incomparable pour rebâtir méthodiquement sur nouveaux frais. Au point de vue moral, j'aperçois un contraste du même genre, et dont les effets peuvent être tout aussi féconds. Je n'ai jamais rencontré de gens aussi débarrassés de notions ou de traditions religieuses. C'est au point qu'il est impossible, comme vous savez, de formuler le dogme juif. Dans le peuple, la religion n'est qu'un ensemble de superstitions familiales auxquelles on obéit sans conviction aucune, seulement par respect envers les ancêtres qui s'y sont conformés pendant vingt-cinq siècles : pour les gens éclairés, elle n'est plus rien. Et, cependant, la race est profondément croyante, éminemment capable de foi.

— Mais que peut bien être, demanda Soret, celle foi qui n'est pas religieuse ?

— Elle est toute rationnelle, répondit Goethe. Elle tient en un mot : la Justice. Le Juif a la religion de la Justice comme les Positivistes ont eu la religion du Fait, ou Renan la religion de la Science. L'idée seule de la Justice inévitable a soutenu et rassemblé les Juifs dans leurs longues tribulations. Leur Messie n'est pas autre chose que le symbole de la Justice éternelle, qui sans doute peut délaisser le monde durant des siècles, mais qui ne

peut manquer d'y régner un jour. Et ce n'est point, comme les chrétiens, d'une autre existence, qu'ils attendent la réparation et l'équité. Les vieux Juifs ne croyaient point à l'immortalité de l'âme. C'est ce monde-ci, ce monde présent et vivant, avec ces vieilles gens et ses vieux arbres qui doit s'ordonner un jour selon la Raison, faire prévaloir sur tous la règle, faire rendre à chacun son dû. N'est-ce point là l'esprit du socialisme ? C'est l'esprit antique de la race. Si le Christ a prêché la charité, Jéhovah voulait la Justice. La Bible dit un juste quand l'Évangile dit un saint.

— Ajoutez, dit Soret, en souriant que le Juif a conservé l'art oriental du spectacle et de la mise en scène. Il excellera, je crois bien, dans la propagande tapageuse et dans le cabotinage orthodoxe…

— Non, répondit Goethe en souriant aussi, mais gravement, non, mon ami, ce n'est point par une inattention de la Providence qu'un Herzen, qu'un Marx, qu'un Lassalle ont été des Juifs.

— J'ai lu quelque chose d'analogue, dit Soret, c'était je crois bien, dans un roman de Disraeli. Il était né juif… et baptisé.

— Eh bien, voilà un mot de la fin, dit Goethe. Mais parlons d'autre chose. Soret ne veut rien entendre ce soir.

12 septembre. — Goethe m'a dit ce matin : J'ai entendu quelques Juifs de France crier à la persécution. Les pauvres gens ! Comment n'avaient-ils pas compris qu'il dépend entièrement d'un individu, d'une race, d'être ou de n'être pas des persécutés ? Ce qui constitue la persécution, ce n'est pas telle mesure vexatoire, c'est l'état d'esprit avec lequel elle est reçue et subie. Si les Juifs sont courageux, si, loin de grossir l'effet des actes qui les lèsent, ils l'enveloppent et l'atténuent, si, au lieu de s'en lamen-

ter, ils en sourient, s'ils ont tranquillement confiance, comme leurs aïeux, que toute injustice est précaire et que la civilisation ne revient jamais sur ses pas, alors nul ne pourra dire qu'ils sont des persécutés.

Tenez, considérez les catholiques d'Angleterre. Les lois qui les frappaient jusqu'au début de ce siècle étaient bien dures ; plus dures que celles qui dans aucun pays, hors la Russie barbare, atteignent les Juifs. Pourtant ils ne font pas, dans l'histoire, figure de « persécutés ». Simples et sûrs, ils ont laissé passer l'orage, sans se troubler, sans céder. Surtout ils se sont bien gardés de se plaindre, de crier eux-mêmes à la persécution. Ils ont attendu tranquillement la fin d'un état de choses dont la durée est nécessairement limitée par le progrès de la civilisation. Voila l'exemple qu'il faut proposer aux Juifs de France.

Je leur conseille pour ma part, puisque après tout leur vie est en sûreté et que l'ensemble de leur existence est tolérable, de négliger, en souriant, ces petites misères d'amour-propre ou d'intérêt. Elles sont si peu de chose dans la vie d'un homme, elles ne sont rien dans la vie d'un peuple. Surtout, pas de plaintes ! Que l'on n'entende plus dire : « Mais le monde retourne en arrière ! Où cela s'arrêtera-t-il ? » Tout cela parce madame X… ne leur aura pas rendu visite, ou qu'un ancien ami ne les saluera plus, dans la rue… Ne voient-ils donc pas que la rupture d'une relation, d'une amitié même, pour de tels motifs, est, au contraire, un bénéfice véritable ?…

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Nouvelles_conversations_avec_Eckermann_%28La_Revue_Blanche%29. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.